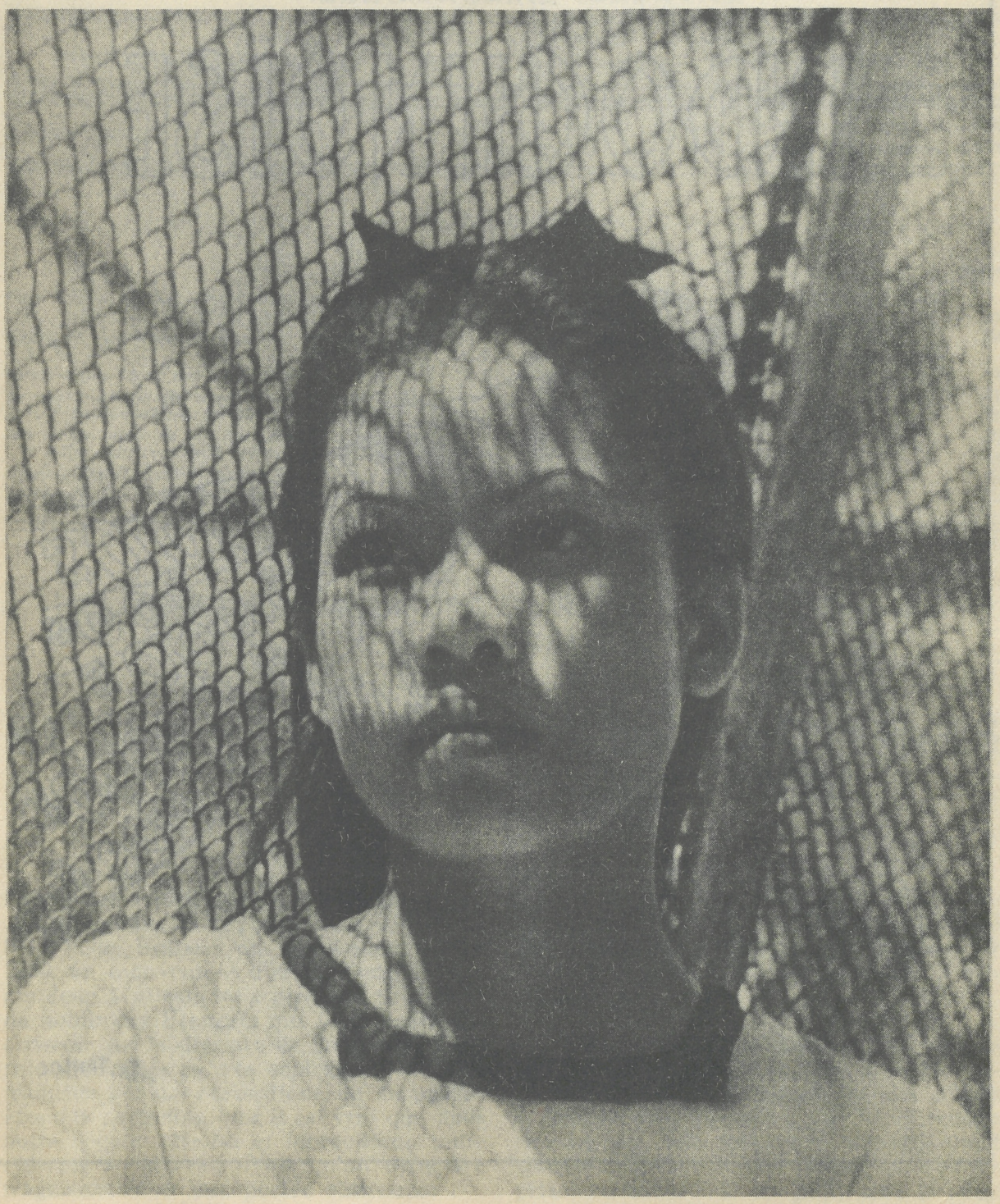
4e Année Nº 156 Le Nº 0$50 Jeudi 26 Août 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



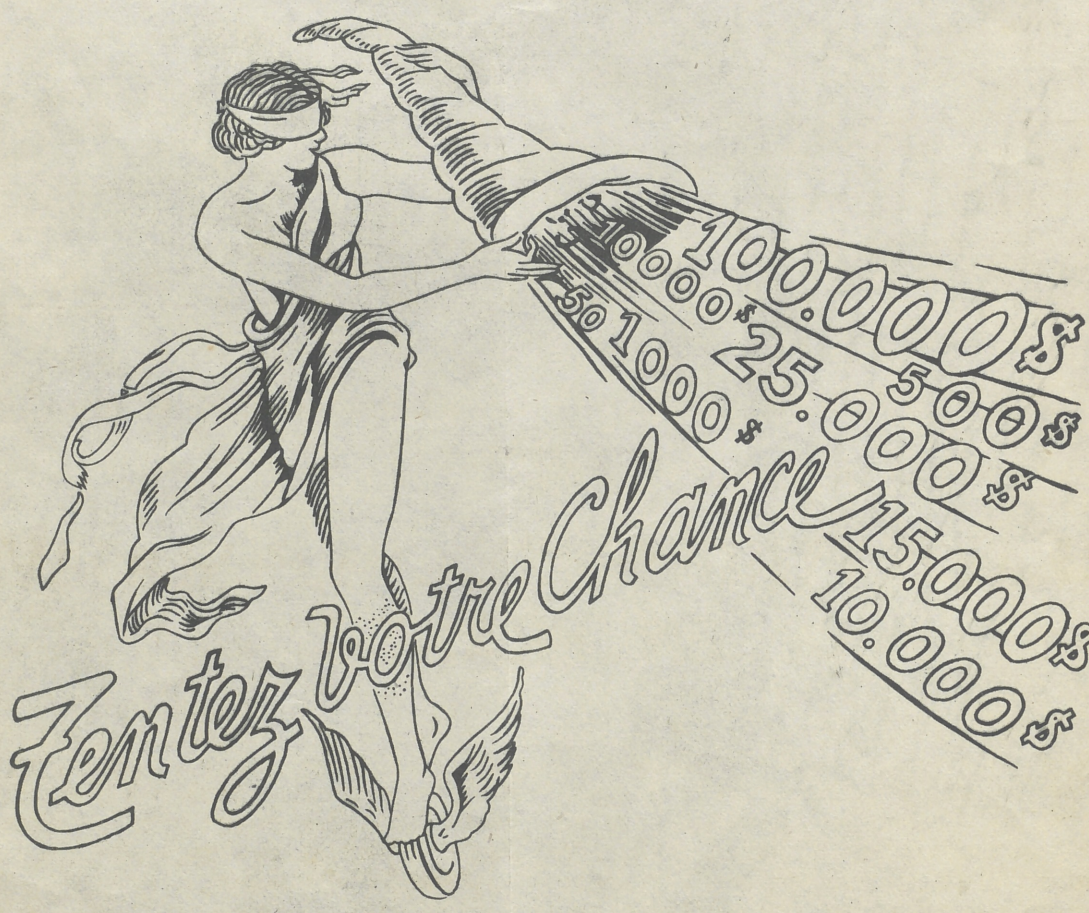
L. YOUNG

Jeune fille annamite.

Photo exposée au VIe Salon de Hanoi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



-TR. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 156 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 26 août 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Pour mieux comprendre la Révolution Nationale. — Réalisations pré-corporatives en France	1
Henri de Laborde, marquis de Monpezat, par Y. K.	3
Impressions khas, par le docteur G. FAURE	8
Le contre-amiral Bérenger, Commandant la Marine en Indochine, est promu vice-amiral	15
Les trente villas de la Cité Amiral-Jean-Decoux, à Dalat, abritent cent trente enfants	16
Accès à Dalat par Prenn, par P. T.	17
Lettre du Laos, par G. M. K.	18
Nos lecteurs nous écrivent : Le problème de la construction en Indochine	19
Le nuoc-mam, par I. G. P.	20
A Kompong-cham (Cambodge). — La barque passe, la berge reste..., par R. B.	24
Revue de la Presse Indochinoise	31
Revue de la Presse Indochinoise	32
La Vie Indochinoise	32
Courrier de nos lecteurs	34
Solution des mots croisés n° 124	35
Mots croisés n° 125	35

POUR MIEUX COMPRENDRE LA RÉVOLUTION NATIONALE

RÉALISATIONS PRÉ-CORPORATIVES EN FRANCE

Nous avons rappelé à plusieurs reprises que le corporatisme avait suscité en France, en particulier depuis 1930, un mouvement d'idées d'une grande ampleur. Il atteste les aspirations profondes de nombreux Français qui se refusaient à s'asseoir sur le désastre de l'économie libérale. Certaines de ces aspirations se sont traduites par des réalisations, qui ne purent être que partielles, tant il est vrai que dans notre régime affaibli et inorganique toute réforme ne pouvait avoir qu'un caractère fragmentaire et une portée restreinte.

Voici, à titre documentaire, l'organisation précorporative qui avait été réalisée dans l'industrie de la pêche maritime pour lutter contre l'avilissement des prix et discipliner la production.

« L'intervention de l'Etat en cette matière (décret-loi du 24 mai 1938) a été le prolongement et le couronnement des efforts accomplis spontanément par les intéressés eux-mêmes. Ces intéressés appartiennent essentiellement à trois catégories d'entreprises connexes : 1° les pêcheurs ; 2° ceux

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

qui transforment la pêche (fabricants de conserves) ; 3° les commerçants (mareyeurs, mandataires, etc...). Des comités de pêche ont été organisés par espèces de poissons. Le prototype fut celui du hareng, constitué en 1935. La situation du marché pour ce poisson était alors la suivante. Les prix étaient tombés extrêmement bas : la mesure de harengs (qui contient environ 150 poissons) se vendait cinq francs, et ce prix était si peu rémunérateur que les bateaux renonçaient à partir à la pêche. La cause de l'effondrement des prix — qui risquait d'acculer à la misère plusieurs milliers de marins — était l'existence d'une vingtaine de chalutiers qui, par leurs apports massifs, encombraient le marché. Afin de remédier à cette situation, le comité du hareng fut donc créé ; il était composé de représentants des chalutiers et des autres bateaux de pêche. Ni les transformateurs, ni les distributeurs ne participèrent à ses travaux. Mais les pêcheurs ainsi groupés furent assez forts pour imposer à tous leur point de vue. Le comité décida que les cours du hareng ne devraient pas descendre au-dessous de dix francs la mesure. Et comme il n'eut pas suffi de fixer d'autorité le prix si l'on n'avait pas agi corrélativement sur l'offre, il fut entendu que les chalutiers s'arrêteraient de pêcher quand le comité le leur demanderait, afin que les cours puissent se stabiliser. Le résultat fut, au point de vue des pêcheurs, très favorable. En 1936, leurs gains ont été moitié plus élevés que pendant la campagne précédente. Les promoteurs du mouvement — et par exemple M. E. Lamort, qui s'en est expliqué dans le volume collectif : *Anticipations corporatives*, publié par l'Ecole Normale Sociale Maritime en 1938 — affirment que ce résultat n'a pas été obtenu au détriment des consommateurs, car les prix du hareng au détail ne se sont pas relevés. Les épiciers ont vu se réduire leurs bénéfices, mais ils n'y ont pas réellement perdu parce que la stabilisation des cours leur a permis de passer des achats réguliers. Un comité analogue fut créé également pour un autre poisson : le thon. Celui-là groupait pêcheurs et conserveurs ; il est parvenu également à stabiliser les cours et à augmenter fortement les gains des pêcheurs.

Toutefois, tant que cette action demeurait sur le plan de l'entente libre et volontaire, elle restait fragile et, d'ailleurs, elle n'avait pu s'étendre à l'ensemble de l'industrie de la pêche. C'est pourquoi les pouvoirs publics sont intervenus par le décret-loi du 24 mai 1938. L'exposé des motifs de ce décret-loi indique très nettement l'objectif poursuivi. En voici un extrait :

« Ces différents comités de pêche présentaient le grave défaut de ne posséder aucune base légale ou réglementaire et de ne disposer d'aucun moyen de coercition. La volonté d'un seul pouvait faire échec à une entente réalisée parfois au prix de grandes difficultés et de sacrifices mutuellement consentis. »

Il n'est pas surprenant, dans ces conditions, que la commission qui avait été chargée, en 1937, d'élaborer un statut pour l'industrie de la pêche ait abouti à la conclusion qu'il convenait : 1° de créer des comités de pêche là où il n'en existait pas encore ; 2° de doter tous les comités d'un pouvoir réglementaire.

L'article 4 du décret-loi du 24 mai 1938 définit les attributions des comités. Il leur donne le droit : 1° de régler la production en stipulant les dates d'ouverture et de fermeture de la campagne de pêche ; 2° de fixer le nombre des navires appelés à pratiquer les différentes pêches et d'arrêter leur tour de sortie en mer ; 3° de conclure des ententes pour l'achat des matières premières nécessaires à la pêche ; 4° de fixer les cotisations professionnelles appelés à assurer le fonctionnement des organismes prévus par le décret.

Le texte le plus important est l'article 5 qui détermine la nature et l'étendue des pouvoirs du comité. Il édicte que leurs décisions seront « obligatoires pour toutes les entreprises industrielles et commerciales dont la profession est représentée au sein du comité, qu'elle soit adhérente ou non au comité ».

L'Etat donne ainsi une investiture officielle à l'organisation ; il la fit passer du plan du droit privé sur le plan du droit public, du champ de l'accord volontaire à celui de la loi professionnelle. En contrepartie, l'Etat s'est assuré un droit de regard sur le fonctionnement du comité : des membres de l'administration centrale de la Marine marchande, désignés par le Ministre, assistent aux réunions et participent aux discussions. Ils n'ont toutefois que voix consultative. Mais il est prévu que l'Etat pourra suspendre l'application des mesures arrêtées par le comité s'il les juge contraires à l'intérêt général. Le différend sera soumis alors à une cour d'arbitrage. » (D'après G. Pirou.)

INDOCHINE.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Henri de Laborde, marquis de Monpezat

par Y. K.

Un soir de l'hiver de 1913, nous sortions vers minuit de l'Institut d'Action française, rue Saint-André-des-Arts, et nous remontions le boulevard Saint-Michel en continuant la discussion que venait de diriger pendant trois heures, autour de la chaire du « Syllabus » dont il était titulaire, le R. P. bénédictin Dom Besse. Notre bande était conduite par Henri Vaugeois, l'un des fondateurs de la Ligue, et l'un de nos aînés dans l'Université. Il pleuvait, et pour nous mettre à l'abri, Vaugeois nous entraîna au café d'Harcourt, situé juste en face du lycée Saint-Louis, et que l'heure tardive faisait presque désert.

Il y fut accueilli par un énorme : « Vive le Roi ! », suivi d'un « Ohé ! Vaugeois », poussé par un buveur solitaire, assis à droite du « tambour » qui donnait sur le Boul' Mich. C'était Henri de Laborde, marquis de Monpezat, colon en Indochine, venu en congé en France, et qui avait débarqué à Paris, le soir même. C'est ce soir-là que je fus, pour la première fois, présenté à de Monpezat. Je ne me doutais pas alors que je le retrouverais un jour en Indochine, et que nous reprendrions à Hanoi l'entretien interrompu par les garçons de café qui, vers 2 heures du matin, nous mirent dehors...

Henri de Laborde, marquis de Monpezat, naquit le 22 mars 1868 au château de Taron, dans une vieille famille de cette noblesse béarnaise qui fournit jadis au roi Henri les meilleurs de ses serviteurs. Son père, obéissant à la tradition d'une longue lignée de gentilshommes nés pour le service désintéressé de l'Etat, avait accepté la charge de la mairie de la ville de Pau. C'est dans cette cité de Jeanne d'Albret, chantée par Francis Jammes, qu'il « s'éleva », comme on dit là-bas, et que grandit dans son cœur l'amour de ses montagnes. Souvent ses yeux d'enfant s'emplirent du spectacle incomparable découvert du haut des boulevards qui, au-dessus des gorges du gave, dominent le pays d'alentour. Combien de fois, devenu adolescent, n'alla-t-il pas à la découverte du pays de Béarn qui s'étend entre les deux gaves descendus des Pyrénées et qui est tout enchantement : au nord, tourné vers la Garonne, grâce et plaisir ; au sud, proche des monts, plus âpre mais si parfumé ! Sans doute, la vallée du gave d'Oloron le vit-elle souvent, passant par Salies-de-Béarn, aux vieilles maisons de bois ; par Sauveterre, où la vue est si belle qu'on en reste angoissé ; par Aramit, dont le nom évoque les capes et les épées des Trois Mousquetaires ; par Sarrance, où Louis XI vint, en 1465, faire ses dévotions et où la reine Marguerite de Navarre composa son *Heptaméron*, et plus haut encore, par Urdos qui, déjà, sent l'Espagne et la contrebande, jusqu'au col du Somport que franchit le terrible Abd-Ur-Rahman menant le Croissant vers la Croix victorieuse des plaines poitevines. Et souvent aussi, il redescendit vers les plateaux du Jurançon par la vallée du gave de Pau, plus douce, plantée de vigne et de maïs, et où les maisons des villages, simples et nettes, laissent voir les galets avec lesquels on les construisit. Lassoube, Monein, Orthez, le virent passer, le bâton à la main et la chanson aux lèvres. Douceur paisible de Lescar qui fut capitale avant Morlaas qui, elle-même, dut abdiquer devant Pau. Charme pénétrant des landes et des champs, accueil bonhomme de ces villages où l'on croise au crépuscule les troupeaux qui reviennent du pâturage. Rires des jeunes filles qui vous regardent droit dans les yeux, sans honte et sans effronterie. Sourires des vieillards coiffés du béret plus ample que celui des Basques. Musique du dialecte béarnais qui chante aux lèvres de tous. Douceur et charme de cette teinte bleutée qui flotte sur toutes choses avec, au printemps, les taches blanches des neiges du Vignemale et des pêchers en fleurs.

Henri de Monpezat fit ses études secondaires au lycée de Pau. Il y fut le camarade des frères Barthou dont l'aîné devait devenir l'un des hommes d'Etat de la troisième République. Il y fut aussi le condisciple de Paul-Jean Toulet, gentilhomme de lettres dont Jacques Dissord nous a conté l'aventure. Reçu bachelier ès lettres, il fit, en 1889, son volontariat dans la cavalerie, puis

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vécut à Paris pendant plusieurs années, fréquentant les cercles littéraires, acquérant une culture dont l'étendue et la précision surprenaient chaque jour davantage ceux qui l'approchaient de près, se liant d'amitié avec Charles Maurras, Léon Daudet, dont il fut toute sa vie le disciple et l'ami, avec Marcel Proust, Ernest Lajeunesse et beaucoup d'autres. C'était le temps où, chaque soir, le café Weber réunissait de 10 heures à minuit une foule d'écrivains et d'artistes : Caran d'Ache et Forain, Mariéton et Paul Souday, Marcel Proust et Claude Debussy, Paul-Jean Toulet et Curbarquement, le Résident Supérieur en Annam, M. Boulloche, l'attachait à son cabinet en qualité de secrétaire particulier. L'Administration ne le garda que deux ans. En 1896, il s'installait comme colon à Tuyhoa, dans la province de Song-câu. Tout de suite, il s'imposait et, dès 1902, il était délégué de l'Annam-Tonkin au Conseil Supérieur des Colonies. Il devait le rester sans interruption jusqu'en 1919. En 1924, les électeurs de l'Annam refaisaient de lui leur mandataire et lui renouvelaient leur confiance en 1928. Au début de 1929, il fut élu représentant de la circonscription de Hai-



nonsky, Louis de la Salle et Maxime Dethomas, Santiago Rusinol le Catalan et Monpezat le Béarnais, dont Léon Daudet écrit dans ses souvenirs : « Personnalité puissante et causeur des plus agréables, un de ces hommes qui vous tiendraient par leurs récits éveillés toute la nuit ».

Mais ces luttes et ces jeux de l'esprit ne devaient pas suffire au tempérament d'homme d'action d'Henri de Monpezat. En 1894, il était nommé commis des résidences et s'embarquait pour l'Indochine. Dès son déduong au Conseil des Intérêts Economiques et Financiers du Tonkin. En 1914, il avait été candidat aux élections législatives de Cochinchine et n'avait été battu que de quelques voix. Son ami, M. Barthou, l'avait, dès 1911, exhorté à rentrer en France, lui promettant de patronner sa candidature à la députation dans une des circonscriptions du Béarn, et lui assurant qu'il ne tarderait pas à conquérir au Parlement une situation éminente. Nous, qui avons connu ici ses talents magnifiques d'écrivain et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'orateur, nous savons que le ministre ne se trompait pas. Mais comme il avait aimé sa terre natale, Henri de Monpezat aimait cette Indochine où il avait tant travaillé, tant lutté, tant souffert aussi, et c'est à elle qu'il voulait faire l'inestimable don de son esprit et de son cœur. Il ne l'avait quittée que trois fois en trente-cinq ans, et pour de courts congés en 1904, 1906 et 1913. Depuis, il n'était pas allé vers son Béarn où, cependant, l'attiraient tant de chers souvenirs. Quand la mort le surprit, il venait de se décider à prendre en France quelques mois de repos. Quelques jours auparavant, encore en pleine force, il me disait sa joie de revoir bientôt ses Pyrénées, son désir de se « raciner à nouveau dans sa terre et dans ses morts », selon l'expression de Barrès qui avait été l'un des maîtres à l'école de qui s'était formée son intelligence. Mais la mort qui vient « comme un voleur dans la nuit » le surprit dans ses préparatifs de voyage. C'est une grande figure indochinoise qui disparut alors. Longtemps, nous sentîmes béant le vide laissé parmi nous par le départ de cet homme surhumain dont l'activité inlassable avait rempli en une seule vie plusieurs existences de colon, de journaliste, d'orateur, de conseiller du Gouvernement.

Colon, grand propriétaire et grand éleveur, Henri de Monpezat le fut magnifiquement, avec toute l'aisance, toute la vigueur, toute la joie d'un gentilhomme terrien rompu au commandement de la terre et des hommes. Après des débuts fort pénibles, il avait acquis peu à peu, à force d'intelligence, d'audace et de ténacité d'immenses domaines agricoles qu'il aimait à parcourir et auxquels il donnait le meilleur de son esprit. Il goûtait de toute son âme, en paysan qu'il était, la poésie de la terre, de l'eau et du ciel, si changeants en ce pays ; matins tonkinois des mois d'hiver où la lumière laisse aux choses leur valeur exacte et rappelle celle des tableaux de Ruysdaël, midis d'Annam où la clarté garde toujours une chaleur et une vibration méditerranéennes, soirs d'un peu partout en Indochine où les montagnes bleuâtres rappelaient à l'exilé les strophes ininterrompues du poème pyrénéen. Combien il aimait l'âpreté de la lutte contre la glèbe indomptée et l'ivresse victorieuse des moissons nourricières ! Il sut aussi se pencher sur les misères du menu peuple qui besognait sur ses terres. Il fut le maître dont le service est doux. Cet homme, dont le regard dominateur inspirait souvent la crainte, avait un cœur sensible aux infortunes d'ici-bas. Et plus d'un des humbles qui lui donnèrent l'anonyme labeur de leurs bras dans la rizière ensoleillée se souviennent encore de la bienveillance du maître dont la voix était rude mais dont la main était généreuse. Au jour de ses obsèques, une foule de métayers accourus de toutes ses propriétés défilèrent devant son lit de mort, stupéfaits de voir terrassé ce maître si bon et si vivant qu'ils étaient tentés de croire immortel !

Il n'était pas homme à se contenter de bâtir une solide fortune et à limiter son horizon aux bornes étroites de ses intérêts personnels. Jamais, il ne se désintéressa de la chose publique. Jamais, il ne cessa de mettre au service de ses convictions la plume la plus alerte et la plus acérée. Henri de Monpezat fut un grand journaliste. Toute sa vie, il écrivit. Il dirigea de 1908 à 1910, pendant une absence de son confrère Piglowski, l'*Indépendance Tonkinoise*. Puis, il donna de nombreux articles à l'*Avenir du Tonkin* et au *Courrier d'Haiphong*. En même temps, il envoyait à des journaux de Paris, particulièrement au *Temps* et aux *Débats*, des correspondances indochinoises qui tranchaient sur la grisaille et l'ennui auxquels nous ont habitués trop de chroniqueurs. C'est qu'en toutes choses, il savait mettre la couleur et la vie. Enfin, en 1924, il fonda cette *Volonté Indochinoise* où il était le maître absolu, où son talent put se donner libre cours et dont on peut dire qu'amis et adversaires ne l'ouvrirent jamais, tant qu'il la dirigea, sans impatience et sans intérêt. Ce qu'il faut dire aussi, c'est que malgré la vigueur et parfois la violence de sa polémique, Henri de Monpezat sut toujours rester chevaleresque. Son indépendance incontestée et son talent prestigieux lui permettaient de se montrer généreux. La hauteur de son intelligence lui interdisait d'être implacable. Il ne se laissa qu'exceptionnellement entraîner plus loin qu'il n'était nécessaire pour donner la victoire à ses idées. Il savait, après le combat, faire le salut de l'épée et même panser les blessures du vaincu. Il se précipitait sur ses adversaires avec la fougue de ses pères chevauchant derrière le panache blanc du Béarnais, quitte à ne leur infliger après leur défaite qu'une leçon d'ironie semblable à celle qu'Henri se contenta jadis de donner à Mayenne. Un seul souci dominait toute sa pensée celui de la grandeur de la France. Dans la préface du livre qu'il fit paraître en 1913 et qui est comme la somme de ses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

idées politiques, il écrivait cette phrase dorée où il exalte son amour de la concorde nationale et de la gloire de la patrie : « Rome ! quelles qu'aient été ses dissensions intérieures, elle nous donne l'exemple admirable d'un peuple dont tous les citoyens communiaient dans un même sentiment, la volonté profonde et toujours indiscutée de maintenir non seulement la grandeur de la ville, mais aussi sa suprématie, sa domination sur le monde entier soumis à ses lois : » *Tu regere imperio populos, Romane memento.* »

C'est, en effet, cette conviction forte et tranquille d'une maîtrise française à exercer sur l'humanité pour le plus grand bien de cette humanité, qui était au fond des pensées de ce Latin au profil si accusé, nourri du suc des humanités dans un pays qu'imprègnent à la fois l'ordre romain et la noblesse ibérique. Mélange de force et de douceur, de violence et d'humour, de colère et de sourire, le tempérament de cet homme était d'une originalité et d'une complexité qui défient l'analyse. Si nous ne pensions pas que nous sommes ici aux avant-postes, il faudrait regretter qu'un tel caractère n'ait pas trouvé un autre champ d'action, il faudrait regretter qu'Henri de Monpezat journaliste n'ait pas combattu en France, où il eut conquis rapidement les premières places. Mais il est juste et salutaire qu'une telle intelligence n'ait pas dédaigné de se consacrer à notre Indochine. De cela encore, nous lui sommes tous redevables.

Comment ce Latin du Béarn n'eût-il pas été orateur, alors que tout le monde l'est dans son pays ? Comment cet esprit clair et cette âme tumultueuse n'auraient-ils pas été servis par une parole de feu ? Comment ce lutteur aurait-il dédaigné les armes étincelantes de l'éloquence ? Henri de Monpezat s'en servit avec un art consommé. C'était un beau spectacle que cet homme parlant à la foule. Il lui suffisait d'apparaître à la tribune avec sa carrure gigantesque et son regard impérieux pour obtenir un silence et une attention que les autres avaient en vain sollicités. Aussitôt s'élevait, harmonieuse et chaude, caressante et terrible, prenante toujours, sa voix formée dès l'enfance aux cadences cicéroniennes. Le geste accompagnait la parole, naturel et sans apprêt, comme pour manifester encore plus clairement aux auditeurs surpris et charmés, que cet homme, véritablement projeté hors de lui-même, parlait avec tout son être, dans l'emportement lucide d'une conviction irrésistible. Tout de suite, sans exorde, dans le vif du sujet. Et malgré la violence des mots, malgré parfois les cris d'adversaires touchés au vif, malgré le tumulte du forum, éclatait la clarté de la pensée, lumineuse comme l'épée d'un chef dans la mêlée ! Et bientôt, le silence de l'auditoire subjugué, conquis, haletant, jusqu'à l'appel final qui claquait toujours comme un oriflamme devant la charge. Puis, tout d'un coup, le fracas des applaudissements qui témoignaient que cet homme avait su traduire en langage clair et sonore ce que chacun pensait tout bas et confusément. Et aussi, quelle vivacité d'esprit, quelle promptitude dans la riposte, quelle logique dans l'exposition ! Les discours de la plupart des orateurs ne supportent pas la lecture. Eteinte la voix, apparaissent aussitôt la faiblesse du raisonnement et l'indigence des preuves qu'avait dissimulées la musique des périodes. Tel n'est pas le cas des discours d'Henri de Monpezat. Semblables à ceux des maîtres de sa jeunesse, ils révèlent la force et la clarté d'un esprit pour qui la parole fut servante et non maîtresse, la sincérité et la tendresse d'un cœur pour qui les mots ne furent qu'un moyen et non une fin.

Cette expérience de colon, cette plume de journaliste, cette parole d'orateur prestigieux, Henri de Monpezat les mit pendant trente-cinq ans au service de la France en Indochine. Il fut, depuis son institution, membre du Conseil de Gouvernement. Ceux d'entre nous qui ont suivi les séances de cette assemblée savent qu'elles traînaient trop souvent dans la banalité et l'ennui jusqu'au moment où il y entrait. Mais, alors, elles s'animaient tout de suite. Et si, souvent, on lui faisait le reproche de les prolonger hors de raison, on l'excusait en même temps à cause de l'intérêt si particulier que présentait chacune de ses interventions. L'érudition de cet homme et sa connaissance des choses de ce pays étaient prodigieuses. Il étonnait les administrateurs les plus expérimentés et les plus avertis, par la précision de sa mémoire et l'étendue de son information. Les rapports les plus longs et les plus abstrus ne l'effrayaient pas. Aucun grand problème indochinois ne lui fut étranger. Et plus d'une fois il fit prévaloir ses vues dans la plus haute assemblée du pays. Tout naturellement, il s'était spécialisé dans la question de colonisation. Il s'y faisait écouter avec une attention particulière, mais cela ne l'empêchait pas de prendre part avec une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

surprenante compétence aux débats les plus techniques. Certaines de ses discussions avec les chefs des grands Services indochinois sont restées célèbres. Ce qui frappait les auditeurs, c'était la pensée que cet homme qui aurait pu se contenter de jouir en paix d'une fortune durement acquise, venait encore, au prix d'un effort physique qui, vers la fin, touchait à l'héroïsme, combattre pour ce qu'il croyait juste et vrai. La seconde impression de qui l'écoutait était celle de son absolue indépendance. Jamais, il ne se soucia de savoir s'il plairait ou déplairait. Il allait droit au but, sans peur et sans ruse, comme un soldat. Mais cette force indépendante et désintéressée était conduite par une intelligence vigoureuse et subtile, soumise à la seule discipline de l'intérêt public. Jamais, Henri de Monpezat ne se laissa aller aux succès faciles offerts à ceux qui cherchent une immédiate popularité sans se soucier des répercussions lointaines de leurs paroles imprudentes. Rarement il oublia ce qu'il devait aux représentants de la France en ce pays. La haine ne fut jamais maîtresse de son cœur et souvent on le vit sourire au milieu de ses apostrophes les plus enflammées. C'est que, chez ce Béarnais, le bon sens tempérait l'enthousiasme et l'ironie voilait la colère. Son opposition, si vive parfois, fut souvent utile à ceux mêmes qu'il combattait. Il a manqué cruellement à nos assemblées, cet homme politique, qui mettait en exergue au livre qu'il écrivit en 1905 pour rendre compte de son mandat, cette phrase de Mirabeau : « Un grand symptôme de servitude et de corruption, c'est lorsqu'un peuple n'a plus le courage ou même l'idée d'applaudir à ceux qui osent discuter ses droits et les défendre ».

Je n'ai pas la prétention d'avoir tracé de Henri de Laborde, marquis de Monpezat, une image ressemblante. Aussi bien, de telles natures qui débordent de leur cadre défient la description. Je me suis essayé plus modestement à fixer quelques traits essentiels de son caractère. Cet homme dépassait de plusieurs coudées la commune mesure. J'ai souvent pensé qu'il aurait dû naître au XVI^e^ siècle, au temps où le premier des Bourbons refaisait par la force de son épée et par la malice de son sourire l'unité de la France déchirée. Il s'apparentait étroitement, me semble-t-il, aux héros des romans de Maindron, à ces hommes énigmatiques dont la vie se passait aux batailles, mais dont l'esprit se délectait aux récits de Rabelais et dont le cœur s'attendrissait aux ballades de Marot et aux élégies de Ronsard. Ou bien, puisqu'il était Pyrénéen, d'un pays presque aussi espagnol que français, peut-être est-ce aux conquistadors du XV^e^ siècle qu'il faudrait le comparer, aux compagnons aventureux d'Albuquerque ou de Pizarre, dont le poète a chanté la hautaine misère et le rêve héroïque ? Notre monde où tout s'uniformise, où règne trop souvent la médiocrité et où l'on n'aime guère les supériorités à ce point extraordinaires, ne lui a fourni qu'une carrière inférieure à ses moyens. Il fut, en tout cas, l'un de ces hommes dont le contact rappelle à ceux qui seraient tentés de l'oublier l'inégalité fondamentale des intelligences et des cœurs. Il était de ceux qui donnent tout de suite la certitude qu'ils sont des chefs, de ceux qui font éprouver que l'homme n'est rien s'il n'est pas conduit. C'est en ce sens qu'Henri de Monpezat fut ici l'un de ceux qui ont le plus directement contribué à l'œuvre commune. Chacun le reconnaissait, et grand était son prestige parmi les Français. Il ne l'était pas moins parmi les Annamites. Cela n'était que juste. Quand on a donné à un peuple, pendant trente-cinq ans, le meilleur de soi-même, on a bien gagné le droit de cité, au milieu de ce peuple, aussi bien dans la cité des vivants que dans la cité des morts.

La mort du marquis de Monpezat fut digne de sa vie. Un mal cruel qu'il supportait en silence depuis vingt ans, revêtit brusquement le caractère le plus grave. Alors, il comprit que l'heure avait sonné des suprêmes renoncements. Et lui, qui avait tant aimé la vie, qui avait si intensément lutte et souffert, il accueillit la mort comme il avait su naguère accueillir l'adversité. Il ne se plaignit pas, car il avait depuis longtemps appris à se détacher de biens qu'il savait éphémères et ayant, malgré les défaillances et les erreurs qui sont celles de tous les hommes, mis ailleurs qu'ici-bas sa joie et son espérance, il ne songea qu'aux deux jeunes hommes qu'il laissait derrière lui. Les quitter fut sans doute le seul regret, qu'il eût de cette terre. Aussi, durant des heures, leur traça-t-il de sa ferme écriture plus de vingt pages d'ultimes recommandations, n'oubliant rien, gardant jusqu'au bout cette lucidité resplendissante qui faisait de lui un porte-flambeau de la pensée française. Puis, comme un héros de Plutarque, il se recueillit et mourut. C'était le 27 juillet 1929.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Impressions Khas

par le Dr G. FAURE

Il m'est advenu l'heureuse fortune de voyager dans le temps. J'ai vécu à la fin de la période préhistorique, j'ai côtoyé dans leur existence quotidienne des individus de l'Age de pierre, j'ai couché dans le même genre d'habitations qu'habitèrent autrefois nos ancêtres avant que la Gaule ne fût la Gaule, avant même que le continent européen ne fût encore complètement sorti des eaux. Il m'a suffi pour cela de suivre les pistes qui mènent aux pays khas. Dans la région de Saravane, sur la chaîne Annamitique, et plus particulièrement dans la région inexplorée de l'Ataouat que j'ai eu l'occasion de parcourir, le temps s'est arrêté à cette période dont l'histoire a presque perdu le souvenir ; le sommeil de la Belle au bois dormant n'est qu'un éclair auprès des milliers d'années depuis lesquelles sommeille la civilisation kha.

~

Lorsque, au détour d'une crête, on aperçoit soudain un village kha, on éprouve une sorte de pitié devant cette pauvre agglomération circulaire aux toits de chaume, abandonnée sur son mamelon comme un naufragé sur une île déserte, parmi les grandes vagues des montagnes et les océans de forêts qui l'assiègent de toute part. La misérable colonie d'êtres humains qui se nourrit de ce rocher, sur lequel elle a germé par quels miraculeux hasards, comme elle semble perdue dans l'univers, isolée, désemparée ! Et cependant, au milieu de toutes les difficultés qui l'assaillent, avec cette fragilité à toute épreuve qui est le propre de la vie, elle se défend, domestiquant les forces hostiles, imprimant sa marque autour d'elle, infligeant aux montagnes la cicatrice des rays.

~

Les Khas vivent perdus dans un univers hostile. Tout leur est ennemi : la nature à qui il faut arracher le maigre riz des rays, les fauves qui les persécutent, le monde invisible qui leur souffle l'haleine des maladies ; leurs semblables, même. Les villages sont en général construits loin des rivières, sur des éperons rocheux dominant de haut les vallées et faciles à défendre. Ils sont loin de l'eau, la pénurie en fait parfois mourir le bétail, mais le souvenir des anciennes guerre est encore trop vivace pour que l'on sacrifie l'impression de sécurité à la commodité. L'eau, les habitants iront la chercher s'il le faut à une heure de marche dans la montagne ; ils y capteront une source, et par des canalisations taillées dans des troncs d'arbre, suivant une pente habilement ménagée, ils la conduiront jusqu'au village. Le temps n'est pas loin — peut-être n'est-il pas encore révolu —, où les villages forts attaquaient les villages faibles ; elle n'est pas perdue, l'industrie des lances, des flèches durcies au feu et empoisonnées, des lancettes de bambou qui hérissent la piste, des pièges dissimulés dans les broussailles en bordure du chemin.

~

A l'entrée des villages, sous les greniers à riz, sont empilées des provisions de cercueils. Très formaliste dans ses rapports avec le monde invisible, le Kha n'aime pas être pris au dépourvu. Massifs, travaillés dans un seul tronc d'arbre, agrémentés de poignées sculptées, coiffés de travers par un lourd couvercle où sont découpées des cornes de buffle, les cercueils sont rangés côte à côte comme des barques qui attendent d'être lancées.

~

Tout étranger, même Kha, est un élément impur pour le village ; il faut le guider comme un enfant parmi les mille interdictions qu'exigent les susceptibles génies.

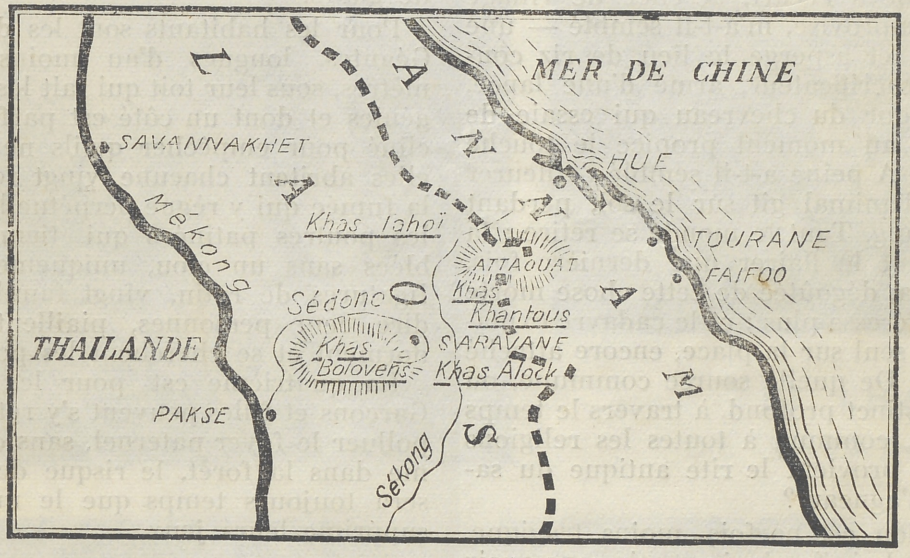
Les villages où l'on a coutume de passer souvent construisent une maison des passagers — une sala, disent les Laotiens —, située à quelque distance et reliée à la piste par un sentier qui permet de contourner l'agglomération. La sala est un compromis entre les lois de l'hospitalité et la susceptibilité des génies. On y rend visite à l'étranger, on lui apporte de l'eau, on lui fait du feu, on y observe ses habitudes incompréhensibles et souvent même ridicules, on en discute à grand renfort de mots rocailleux où roulent les r ; mais, à la nuit tombée, chacun regagne son foyer. Dans les régions infestées de fauves, les villages

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sont entourés d'une enceinte de bambous pointus, suffisamment élevée pour que les tigres ne sautent pas dans la place ; on en barricade ostensiblement les portes, et l'étranger est abandonné avec ses porteurs et ses compagnons dans la maison sur pilotis, haute sur pattes comme un échassier.

Lorsqu'il n'y a pas de sala, l'étranger est logé au cœur même du village, comme si, puisqu'il n'a pas été possible de l'écarter, la meilleure solution pour le rendre inoffensif consistait à l'assimiler. On l'installe dans la maison commune, située au centre de la place et vers laquelle convergent toutes les autres habitations.

Khalam ! C'est le mot auquel on se heurte aussi souvent que l'on se cogne le front contre les poutres trop basses des maisons. Dès votre arrivée, le chef de village a soin du reste de vous notifier quelques interdictions. A ces poteaux plantés au milieu de la place, gardez-vous bien d'attacher un cheval ou de pendre quoi que ce soit ; encore moins, bien entendu, à ces longs bambous flexibles d'où retombent des franges tressées ; poteaux et bambous appartiennent aux génies du village ; demain, quand le cheval repartirait, que penseraient-ils de ce don qu'on leur fait et qu'on leur reprend ? Khalam, cet enclos de pierres



Parfois le village est interdit : *Khalam !* Interdiction religieuse, redoutable pour les Khas eux-mêmes, et avec laquelle, bien que l'on soit tenté souvent de croire qu'ils en abusent parce qu'ils n'ont pas envie de vous recevoir chez eux, ils n'osent pas tricher: Aucun habitant d'un autre village ne se risquerait à pénétrer malgré l'interdiction ; il ne ressortirait pas. C'est à certaines périodes qui mettent en jeu son existence même que l'agglomération devient khalam : défrichement des rays, semailles, moisson. Certains villages sont khalam toute l'année. Ce sera alors à l'étranger de pourvoir lui-même à son gîte. Il poursuivra sa route jusqu'à un village plus compatissant ; il se fera construire un abri en branchages ; ou bien, véritable aubaine qui, à la place d'une maison enfumée et encombrée de ronfleurs, lui donnera une chambre individuelle sur pilotis, élastique, sentant le bambou vert et le grain séché, s'il en trouve un de vide, il couchera dans un grenier à riz.

pointues qui étouffent plus qu'elles ne protègent une plante prisonnière. Dans la maison commune, Khalam, ces feuillages qui trempèrent dans le sang des buffles immolés, et ces statuettes à forme plus ou moins humaine, debout sur les poutres et vernies par la fumée. Khalam, les poutres elles-mêmes ; tout ce qui est au-dessus appartient aux génies, n'allez pas y pendre votre sac ou votre moustiquaire. Et ce tam-tam, surtout ! n'allez pas y frapper en croyant appeler les habitants qui tardent à venir ; ce seraient les génies qui viendraient, et que penseraient-ils de ces gens qui les dérangent en dehors de la fête solennelle ? Sûrement les rays sécheraient, les buffles créveraient, les enfants tomberaient malades ; il n'y aurait pas d'autre remède que de sacrifier le plus gros buffle, et aux frais de l'étourdi !

~

Pour se faire pardonner par les génies le relent insolite qu'apporte un étranger,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un vieillard procède à la désinfection magique du village. Portant sur un plateau de rotin une soucoupe de riz, des œufs et un poulet, il prononce d'une voix énergique les paroles bienfaisantes, et fait sa conjuration en jetant autour de lui les grains qu'il vient de consacrer. Le plateau circule ensuite de maison en maison, le poulet est vraisemblablement mangé.

Chez les Khantous de l'Ataouat, c'est un chevreau que l'on sacrifie. Pendant que la victime attachée au poteau khalam se débat pour rompre la corde avec des sanglots d'enfant, encouragée par la chèvre qui est venue l'assister et par le bouc qui contemple la scène à l'écart, le chef de village récite — improvise, m'a-t-il semblé — une invocation, et asperge le lieu de riz consacré ; le sacrificateur, armé d'une lance, tourne autour du chevreau qui essaie de l'éviter, et au moment propice le touche de son fer. A peine a-t-il semblé l'effleurer que déjà l'animal gît sur le sol, perdant tout son sang. Tout le monde se retire ; la chèvre vient le flairer une dernière fois, puis s'en va, dégoûtée de cette chose morte qui ne l'intéresse plus ; et le cadavre expiatoire reste seul sur la place, encore attaché au poteau. De quelle source commune, ou de quel instinct profond, à travers le temps et l'espace, commun à toutes les religions primitives, provient le rite antique du sacrifice de l'agneau ?

L'expiation est parfois moins tragique. Chez les Tahoi, j'arrivai un soir sans avoir été annoncé dans un petit hameau ; il n'y avait ni sala ni maison commune, le chef de village m'invita à coucher dans sa maison. Pour échapper à la fumée, je m'étais installé sur la petite avancée qui sert de terrasse, lorsque retentirent des cris pitoyables : les habitants avaient ligotté un cochon, ces cochons noirs qui circulent dans les villages balayant le sol de leur ventre, et le fouettaient consciencieusement. Le cochon fut ensuite porté de maison en maison jusqu'au pied de ma terrasse où on le délivra. Peut-être était-ce moi qu'ils avaient fouetté en effigie, avec l'espoir que les génies s'y tromperaient.

~

Dans ce village il y a quatre maisons.

Pour les génies est la première ; c'est la maison commune. Centrale, elle rassemble les autres autour de ses planches coloriées de dessins barbares ; sur les poutres qui encadrent les ouvertures sont sculptées des figurines : créatures simiesques accoudées sur leurs genoux, monstres informes, parfois une femme qui offre l'hospitalité dans une pose ingénument stylisée. Une fois l'an quand le village est riche, lorsqu'il le peut quand il est pauvre, les habitants ligottent un buffle et le sacrifient au son du tam-tam, en en faisant durer la mort car chacun lui porte son coup. Les cornes sont accrochées dans la maison commune ; toute la collection qui en garnit le pourtour indique à première vue si le village est ancien par le nombre des crânes, et par leur taille s'il est prospère ; elles voisinent avec des trophées de chasse : mâchoires de sangliers, bois de cerfs, cornes de gaurs.

Pour les habitants sont les deux autres. Géantes, longues d'au moins cinquante mètres, sous leur toit qui fait les cornes aux génies et dont un côté est parfois plus incliné pour empêcher qu'ils ne s'y posent, elles abritent chacune vingt foyers. Dans la fumée qui y règne perpétuellement, sous les poutres patinées qui tiennent assemblées sans un clou, uniquement par des ligatures de rotin, vingt familles, c'est-à-dire cent personnes, piaillent, mangent, dorment et se cherchent les poux.

La quatrième est pour les amoureux. Garçons et filles peuvent s'y retrouver sans polluer le foyer paternel, sans courir, comme dans la forêt, le risque des fauves. Il sera toujours temps que le mariage leur supprime leurs jeux.

~

Béatitude des villages. Quatre femmes décortiquent le paddy dans la même auge à grands coups de pilons alternés, et des poules audacieuses viennent quand même y picorer. Un maigre chien inquiet renifle de loin l'inconnu, des enfants nus s'arrêtent de fumer leur pipe pour béer devant lui ; une truie noire, et que ses dix pourceaux tètent en marchant, semble sourire au passage. Des hommes reviennent des rays, porteurs de lances, semblables avec leur hotte sur le dos à des pères Noël belliqueux. Sur cette terrasse, une femme aux mains bleuies par la teinture tisse en tendant son métier avec les pieds. Un papa stationne, qui porte son bébé attaché dans le dos. Pour se donner une contenance quand on le regarde, ce jeune homme en arrêt devant nous crache de temps à autre, aimablement.

~

Beaux comme des femmes avec leurs sourcils épilés, leur chignon, leur frange

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

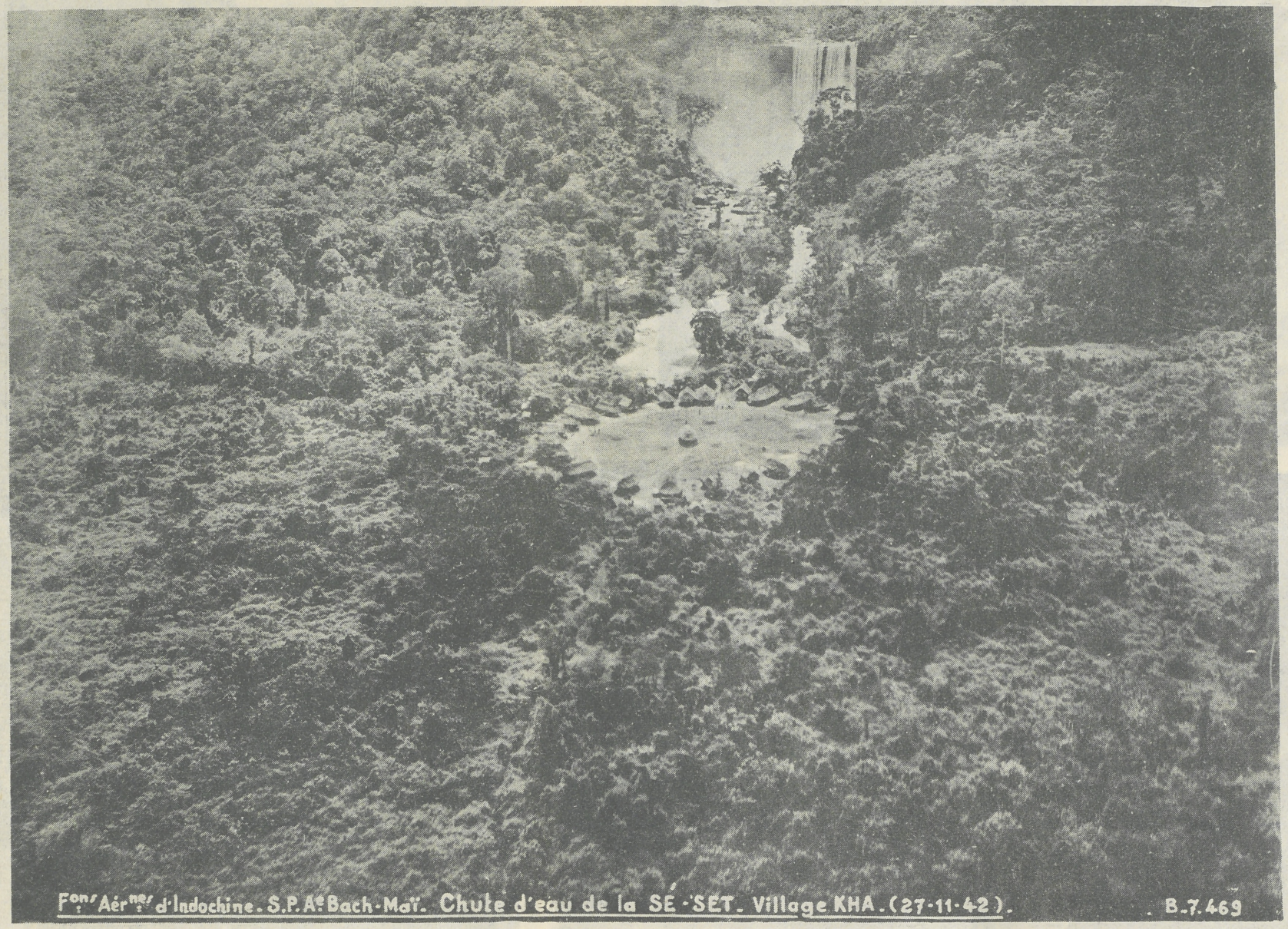




TYPES KHAS
DE SARAVANE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Un village kha de Saravane vu d'avion.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sur le front, des bracelets aux bras et aux oreilles, vêtus d'une bande d'étoffe qui se balance entre les cuisses, et noblement enroulés dans leur carré d'étoffe bleue à rayures rouges, les hommes khas se promènent deux par deux, amicalement enlacés, ou bien, drapés dans la même couverture, viennent s'accouder au plancher de la maison commune et nous contemplent, satisfaits. De plus élégants ont planté dans leurs cheveux un peigne de bambou, et revêtu un souple gilet en écorce d'arbre, celui-ci, dans son chignon, porte fichée une longue et courbe dent de cochon ; celui-là porte un mantelet rouge rejeté dans le dos du même mouvement que sa chevelure ondulée ; cet autre regarde tout de haut à cause des multiples spirales du collier de cuivre qui le cravate des clavicules jusqu'au menton, et dans ses oreilles il a passé deux baguettes d'os. Mais tous, lorsqu'ils sourient, ouvrent des bouches de vieillards, car ils se sont limé les dents au ras des gencives.

~

Moins belles sont les femmes avec leur jupe droite comme un sac, nouée au-dessus des seins, leurs solides épaules, leurs robustes chevilles, et leurs bras teints par l'indigo. Pas de bijoux, c'est bon pour les hommes. La coquetterie s'est réfugiée dans leur coiffure : frange sur le front, chignon sur la nuque, chignon frontal en forme de corne, raie au milieu et macarons sur les oreilles, elles connaissent toutes les ressources que l'on peut tirer d'une chevelure. Mais dans chaque village l'unité de coiffure semble réglementaire.

~

Des glapissements, de grands gestes ; ces deux individus, face à face, s'invectivent. Une dispute ? Du tout, une joviale conversation. Comme tous les primitifs ils parlent avec bruit, conviction, et redites.

~

Tout le monde, du vieillard au nourrisson, fume la pipe ; courte pipe de bambou qu'il faut sans cesse bourrer, fourneau d'argent monté sur un long tuyau flexible, monumentale pipe à eau, le Kha fait tout la pipe à la bouche. Pendus à sa ceinture dans un étui de bambou, il porte l'étoupe végétale et les deux cailloux qui lui serviront à l'allumer. Remplie de liquide sucré, la pipe à eau est la distraction, l'inspiratrice, la consolatrice et la contenance du Kha. Parmi les groupes rassemblés autour des feux, elle circule de bouche en bouche avec le même bruit régulier de quelqu'un qui aspire la soupe. Deux jeunes gens, assis sur leurs talons, attendent durant des heures, et peut-être même n'attendent rien du tout, en fumant la même pipe; l'un d'eux tient le bambou appuyé sur le sol et le balance d'une bouche à l'autre, régulièrement ; chacun y enfouissant la bouche tire à son tour une bouffée pensive.

~

C'est autour de la jarre que se traitent les affaires. Il y en a toute une provision dans chaque maison ; des mois à l'avance on les a emplies de grains mouillés dont la fermentation a donné de l'alcool. Au jour dit, on y verse de l'eau, on y plante de fins bambous qu'une chenille providentielle a su évider, et que les Khas savent reconnaître dans la forêt, et les hommes s'assemblent. Entre deux paroles, chacun aspire une gorgée à l'aide des flexibles chalumeaux, puis, en bouchant l'orifice avec le doigt, poursuit la discussion. A mesure que le niveau baisse, on y rajoute de l'eau avec une corne de buffle.

Parfois se fait un concours entre garçons et filles. Les concurrents s'installent par couples et c'est à qui aura le plus vite épuisé les trois mesures réglementaires de la corne.

Autour de la jarre que de marchés se concluent, de querelles entre villages se règlent, de mariages se nouent, de bonnes histoires se racontent !

~

Dans le village de Kliang mourait voici trois ans une sorcière enceinte ; l'âme de l'enfant qu'elle portait s'incarna naturellement dans un tigre. En effet, depuis peu, un tigre âgé de trois ans venait roder la nuit dans le village sans y causer aucun dégât. Tout le monde le respectait, car c'était un enfant du village ; le fils aîné de la sorcière était même appelé « le frère du tigre » et n'en était pas peu fier. Or, voici quelques jours, dans un village voisin, les traces du tigre ont été aperçues, et le conseil des vieux qui s'y est réuni a reconnu le tigre de Kliang. Les habitants du village voisin ont donc prévenu ceux de Kliang qu'ils les tenaient pour responsables des déprédations éventuelles du tigre au tarif suivant : le double pour un animal mangé, et douze buffles pour un homme. La sentence était juste, et ceux de Kliang n'ont rien trouvé à y redire puisque le tigre est un

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

enfant du village ; ils paieront tous les dégâts qu'il commettra.

~

La maladie, le malheur ne sont que les manifestations de la malveillance des génies. Un individu vient-il à tomber malade, à être victime d'un accident, on le tiendra en dehors de la maison, du village, comme si la malchance ou la souffrance étaient contagieuses ; il n'y rentrera pas tant que le destin n'aura pas été apaisé par la guérison, ou, à défaut, le sacrifice d'un buffle.

Je traversai un jour un village qui était entièrement ceinturé d'un cordon de chanvre blanc ; de toit en toit il joignait chaque maison à la voisine, et la dernière à la première ; cher aux magiciens de nos contes extraordinaires, le cercle cabalistique était complet.

« C'est, m'expliqua l'interprète, pour empêcher d'entrer les mauvais génies. Au village voisin viennent de mourir quinze personnes. N'est-ce pas, du reste, ajouta-t-il, ce qu'en français vous appelez un cordon sanitaire ? »

Une épidémie ou une catastrophe, mauvaise moisson, incendie, frappe-t-elle un village ? On abandonne les maisons, le village entier déménage, et va se reconstruire sur un emplacement plus favorable.

~

Il y a comme une teinte de mélancolie universellement répandue dans les pays khas : ciel souvent rembruni, vallées aux parois presque verticales, si creuses que l'on n'aperçoit pas les rivières qui les habitent, épaisses forêts accrochées aux pentes des montagnes, touffues, encombrées de fougères arborescentes, et dont l'humus est si gras que l'on a peine parfois à en arracher les pieds. Les bruits eux-mêmes semblent participer à cet universel désenchantement; appels de paons sur les collines, rapides qui grondent sans fin dans les vallées, vent dans les arbres qui fait le bruit de la mer, sourds battements des pileuses de riz aux approches des villages, bramement lointain des cerfs, composent la symphonie pastorale et mélancolique des pays khas.

~

« Les Khas, me dit un jour mon interprète laotien, ce sont nos Gaulois à nous. »

Primitifs oubliés dans les replis de leurs montagnes, ils en sont encore à la période terminale de la préhistoire. La chaîne Annamitique, dans ses hautes vallées, conservait à l'abri du reste du monde, semblable à une graine qui a tardé à germer, l'image d'un stade primitif de notre évolution. Vieux peuple encore en enfance, à cause des conditions défectueuses que leur imposa le milieu, les Khas n'ont pas eu l'occasion de poursuivre leur développement. Retranchés du monde comme par un cercle magique, ils ont conservé leur vieille jeunesse, peut-être grâce aux charmes qui avaient su jusqu'à ce jour les protéger du contact maléfique des autres races.

A nos lecteurs

La Table des matières de la Revue est parue.

Cette table contient 120 pages et est éditée pour la première fois depuis la parution de la Revue; elle embrasse deux ans et demi de publication, du 1er septembre 1940 à fin 1942. Elle est divisée en table par noms d'auteurs, table par matières et table des illustrations.

Elle sera envoyée à tout lecteur ou abonné qui en fera la demande accompagnée d'un mandat-poste de 1$60 et elle est en vente au prix de 1$50 chez les dépositaires :

Librairie TAUPIN et à l'IDEO, Hanoi ;
Librairie LE THANH TUAN à Hué ;
Librairies PORTAIL et ARDIN à Saigon ;
Librairie PORTAIL à Phnompenh.

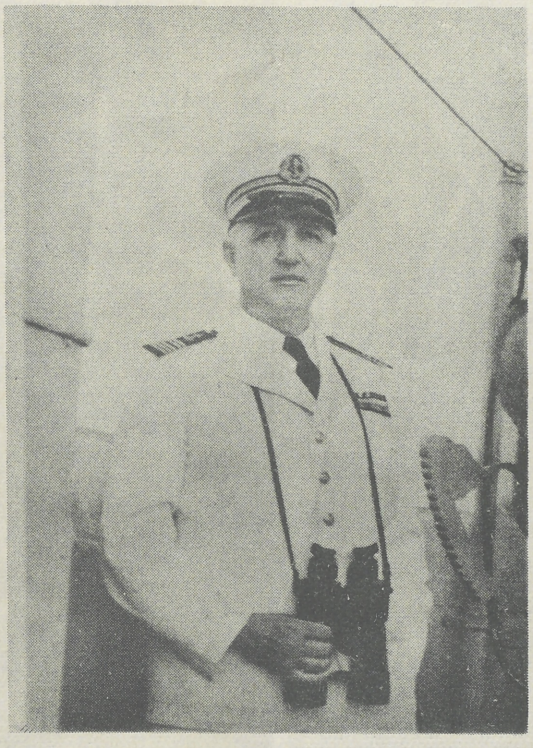
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE CONTRE-AMIRAL BÉRENGER

Commandant la Marine en Indochine, est promu Vice-Amiral

EN 1912, l'enseigne de vaisseau Bérenger prenait pour la première fois contact avec la Fédération Indochinoise.

Il était alors second à bord du torpilleur **Fronde.** Pendant deux ans, à bord de ce torpilleur, il fit campagne près des côtes indochinoises, des sables de Cochinchine, aux îles de la baie d'Along. Puis ce fut la guerre, la première guerre mondiale et le jeune enseigne rallia la France.



Le Vice-Amiral BÉRENGER

Le service l'appela, d'abord comme second du **Protée,** en Adriatique, puis il reçut le commandement du **Polyphème,** petit bâtiment spécialisé dans le mouillage des barrages d'arrêt contre sous-marins et des filets à mines. Pendant des années, il patrouilla et bourlingua, en des missions dures et dangereuses.

Puis la guerre cessa. Toujours désireux de nouveauté et d'activité, il se tourna vers l'aviation et l'aérostation dont la guerre moderne venait de démontrer et d'étendre les possibilités. En 1921, nous le trouvons pilote dans les dirigeables de la Marine, breveté d'aéronautique maritime.

De 1922 à 1928, il sert dans l'hydraviation, tantôt comme commandant de base, tantôt comme second, toujours dans le personnel volant.

En 1928, il est promu capitaine de corvette, et, bientôt, revient à la navigation. Il reçoit le commandement de la **Marne**, aviso colonial... qu'il retrouvera un jour, au feu, sous son commandement.

Il retourne ainsi en Extrême-Orient, et, pendant deux ans, du Japon à Saigon, parcourt les mers.

Il revient en France où il est nommé capitaine de frégate et, de 1932 à 1933, commande à Brest une division de torpilleurs.

Un moment, il revint à l'hydraviation, comme chef d'état-major de l'Aéronautique Navale, à Toulon.

En 1935, il est admis au Centre des Hautes Etudes Navales puis, en 1936, au nouveau Collège des Hautes Etudes de la Défense Nationale.

En 1937, la mer le reprend, et il rejoint l'Escadre, en Méditerranée, pour y prendre le commandement du croiseur **Tourville** jusqu'en 1939.

C'est à cette date que l'Amiral Decoux, qui vient de prendre le commandement des Forces Navales françaises en Extrême-Orient, le choisit pour être son capitaine de pavillon et commander le **Lamotte-Picquet,** bâtiment amiral.

Quand, en 1940, l'Amiral Decoux fut appelé par le Maréchal Pétain au Gouvernement général de l'Indochine française, le capitaine de vaisseau Bérenger, demeurant sur le **Lamotte-Picquet,** devint Commandant supérieur des bâtiments de la Marine en Indochine.

C'est dans ces conditions que se produisirent, en 1941, les événements que l'on sait. L'on connaît aussi la manœuvre efficace et hardie (1) qu'accomplirent au feu les forces navales françaises, grâce à l'esprit et à l'habileté de leur chef, et que vinrent sanctionner, après la bataille, l'élévation à la dignité de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur, et le grade de contre-amiral, avec une citation éloquente dans sa brièveté. Il était nommé peu après Commandant de la Marine en Indochine. La troisième étoile vient de récompenser l'activité qu'il a déployée dans ce poste pendant une période particulièrement difficile.

---

(1) Voir *Indochine* nos 21, 33 et 62.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Les trente villas de la Cité Amiral-Jean-Decoux, à Dalat, abritent cent trente enfants.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ACCÈS A DALAT PAR PRENN

par P. T.

Depuis longtemps l'Administration s'est préoccupée d'améliorer les voies d'accès à Dalat, notre ville sanitaire par excellence, dont chacun a suivi avec attention le magnifique développement au cours de ces dernières années. C'est ainsi que des études ont été faites pour l'aménagement des deux montées les plus difficiles : celle de Bellevue, sur la Route Coloniale nº 11, et celle de Prenn, sur la Route Coloniale nº 20. Le but en est d'offrir aux touristes une voie de circulation agréable, présentant toute sécurité et dotée de caractéristiques d'une route moderne : rayons supérieurs à 40 mètres, déclivité inférieure à 7 %. plate-formes élargies ; virages relevés, visibilité assurée sur une bonne distance, bref l'ensemble des conditions nécessaires à une voiture de puissance moyenne pour grimper les côtes à 60 kilomètres à l'heure. dans une région montagneuse accidentée.

Dalat reçoit de Saigon de très nombreux estivants venant du Sud par la Route Coloniale nº 20. Cette même route peut aussi servir à son ravitaillement. Aussi l'Amiral Decoux a-t-il décidé de réaliser en première urgence le tracé définitif de Prenn. Ce dernier part des cascades bien connues de même nom pour arriver en plein centre de Dalat.

Les touristes ont apprécié les difficultés du tracé actuel pour l'avoir escaladé péniblement, sur des rampes de 8 % et de 10 % et sur des courbes et contre-courbes de trop petits rayons, se succédant sans arrêt.

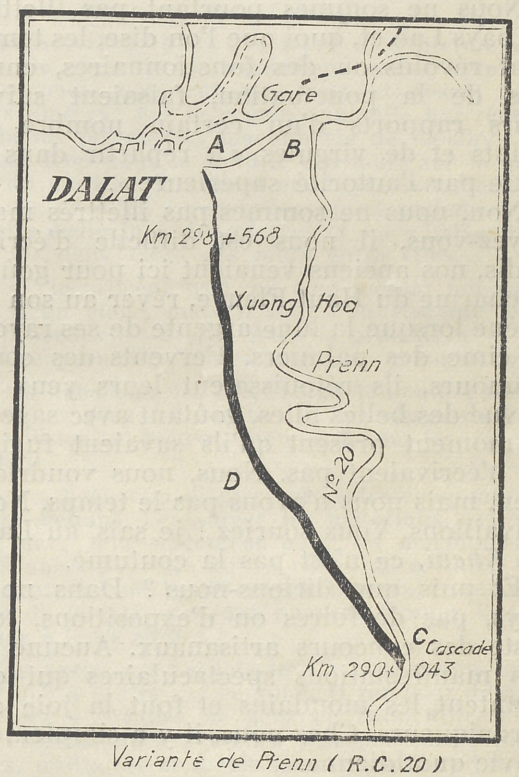
Le tracé amélioré l'abandonnera totalement pour suivre un autre versant de montagne. Son avantage sur l'actuel est indéniable. Le tableau comparatif ci-dessous le fait ressortir avec éloquence :

	LONGUEUR	NOMBRE de courbes	RAYON minimum	DÉCLIVITÉ maxima	LONGUEUR de plate-forme
Route actuelle	14 km.	134	Plus de 30 courbes de rayon inférieur à 15m.	8 à 10°/o	5 m. 50 à 6 m.
Route future	8km 600	79	18 courbes seulement de 40 m. de rayon, les autres variant de 50 à 1.000 m.	Pentes de 3 à 7 °/o sur 7 km. avec paliers de de repos intermédiaires de 1 km. 600 de longueur totale.	Minimum 7 m., élargie, cans les virages, à 8 m. Tous les virages sont relevés.

Le tracé définitif permettra aux touristes de franchir le trajet Prenn-Dalat, dans d'excellentes conditions de confort, de sécurité, en moins d'un quart d'heure, tandis que sur la route actuelle il faut compter 35 minutes. Les camions de très gros tonnages grimperont en seconde vitesse ; donc sans rupture de charge comme à l'heure actuelle.

En admettant un trafic journalier de 100 véhicules, l'économie réalisée sur la montée de Prenn sera au minimum de 1 piastre par véhicule, soit 36.000 piastres par an, auxquelles il faut ajouter 4.000 piastres des frais d'entretien en moins.

Les travaux de la variante, confiés à l'entreprise Gross, ont commencé depuis février 1943 et seront terminés vers fin 1944.



Variante de Prenn (R.C.20)

Ils nécessitent l'exécution de 200.000 m³ de terrassements, de 10.000 m³ de déblais rocheux, de 3.000 m³ de maçonnerie, et coûteront environ 750. 000 piastres.

Ce capital engagé rapportera donc, dès le début, un intérêt de $\frac{40.000}{750.000} = 5{,}4\ \%$, au profit des budgets publics et privés, sans compter les avantages d'une bonne et rapide circulation, avantages qui auront certainement une heureuse répercussion sur le développement de notre belle station d'altitude.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LETTRE DU LAOS

par G. M K.

« La première phrase que tu connaîtras de notre langue c'est « BO MI ». »
Docteur Gabriel FAURE
(Les Chansons de Sisoupane,
Indochine du 3-6-43.)

Vous vous étonnez de ne point avoir reçu de lettre du Laos, alors que les autres pays vous ont tourné de ces billets à la Clément Vautel qui, évoquant la vie douce d'autrefois, ont fait regretter à vos lecteurs l'époque où le café était au lait et l'esprit quotidien.

Nous ne sommes pourtant pas illettrés au pays Lao et, quoi que l'on dise, les temps sont révolus où des fonctionnaires, ennemis de la ponctuation, faisaient suivre leurs rapports d'un certain nombre de points et de virgules « à répartir dans le texte par l'autorité supérieure ».

Non, nous ne sommes pas illettrés mais, voyez-vous, il nous est difficile d'écrire. Jadis, nos anciens venaient ici pour goûter le charme du Haut-Fleuve, rêver au son du khène lorsque la lune argente de ses rayons la cime des palmiers. Fervents des cours d'amours, ils réjouissaient leurs yeux de la vue des belles filles, goûtant avec sagesse le moment présent qu'ils savaient fugitif. Ils n'écrivaient pas. Nous, nous voudrions bien, mais nous n'avons pas le temps. Nous travaillons. Vous souriez ! je sais, au Laos, *Bo Kheui,* ce n'est pas la coutume.

Et puis que dirions-nous ? Dans notre pays, pas de foires ou d'expositions, tout juste des concours artisanaux. Aucune de ces manifestations spectaculaires qui enchantent les mondains et font la joie des chroniqueurs. Chez nous, il y a simplement la vie quotidienne.

~

Vous ne voulez pas tout de même que je vous parle de celle-ci, du pont qui s'effondre à chaque saison des pluies et qu'il faut reconstruire, de la viande qui manque au marché, de la pirogue postale que l'on guette le soir au bord du fleuve et qui n'arrive pas.

Je sais, il y a les Phou Sao et les Bouns que l'on appelle d'ailleurs Ngan en laotien. Mais, ne les a-t-on pas déjà tant de fois chantés ? Ils n'intéressent plus guère personne. Et puis tout cela est-il aussi attrayant qu'autrefois ? Chut ! je ne veux pas vous enlever vos illusions.

En vérité, la matière manque.

Bo Mi, il n'y en a pas.

Alors, vous parler des livres que j'ai lus, des découvertes que j'y ai faites. Eh bien ! sachez-le, je ne lis plus. La bibliothèque du poste est pleine de bons auteurs (Anatole France y voisine avec Edmond Rostand, Marcel Proust coudoie Jeanne Leuba), mais elle est petite. J'ai tout lu, je n'ai pas envie de relire. D'ailleurs, faut-il réveiller de vieilles querelles littéraires ?

A mon avis, *Bo Dai,* on ne peut pas.

Je vois que vous allez me juger sévèrement, me demander pourquoi alors j'ai collaboré déjà avec *Indochine,* en un mot me traiter de déserteur.

Je pourrais vous répondre, avec sagesse, comme l'on fait ici *Bo Pén Gnang,* il n'importe pas. Eh bien ! non, je ne le ferai point et pour vous montrer que depuis quelques temps, il y a quelque chose de changé au Laos, je vous annonce que cette lettre ne sera pas la dernière.

A NOS LECTEURS

Changements d'adresse :

De nombreux abonnés nous demandent de changer leur adresse, mais omettent de rappeler leur adresse précédente.

Nous avons l'honneur de signaler à nos lecteurs que toute demande de changement d'adresse devra être accompagnée de 0 $ 40 en timbres-poste et de l'indication de l'ancienne adresse, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nos lecteurs nous écrivent

Le problème de la construction en Indochine

"Les extraits de la lettre de M. Nguyên-ngoc-Ngoan, architecte, que vous avez publiés dans votre numéro du 8 juillet, font ressortir la situation difficile de la Construction en Indochine. Mais, aussi, plein de sens pratique, l'auteur nous propose de revenir aux procédés anciens qui, certes, ont fait leurs preuves et qui, en outre, sont adaptés au pays non seulement au point de vue pratique, mais aussi au point de vue artistique.

Il semblerait que beaucoup de constructeurs, à l'heure actuelle, éprouvent des difficultés à faire « quelques pas en arrière » et à se passer des procédés et des matériaux modernes, en particulier ciments et béton armé.

Comme il n'est pas possible, pour de multiples raisons, d'arrêter les travaux, il faut franchement puiser dans les méthodes anciennes, dût-on, plus tard et les conditions étant redevenues normales, consolider, transformer, refaire...

Puis-je ici en rappeler quelques-unes ?

L'emploi de la chaux grasse est possible presque partout. Ce liant, à lui seul, donne d'excellents résultats et il n'est que de consulter d'anciens traités, pour l'utiliser convenablement.

Par ailleurs, le mortier à la chaux grasse est considérablement amélioré par le mélange de mélasse de sucre pour des ouvrages spéciaux. Ce mélange est connu en Europe depuis la plus haute antiquité.

Un autre mortier, très suffisant — à défaut de chaux grasse —, est constitué par de la terre argileuse ordinaire et de la mélasse. Il est encore employé de nos jours dans différents pays d'Europe — et notamment en France, Italie, Espagne — dans la construction des fours de boulangers.

Mais il y a mieux, car dans certaines régions de France, existent et tiennent depuis plusieurs siècles, des constructions dans lesquelles n'ont été employés que les procédés suivants :

1° Maçonnerie de moellons avec mortier de simple terre argileuse ;

2° Maçonnerie de briques crues en terre argileuse bien malaxée et bien séchée, hourdées au mortier de même terre ;

3° Maçonnerie de pisé composée comme suit :

Mortier de terre argileuse mélangé de paille quelconque ou d'herbe sèche et même de petits cailloux, le tout bien tassé entre des coffrages épousant la forme des murs ;

4° Un procédé employé même dans les vieux châteaux forts du Moyen âge en France et en Espagne consiste dans l'emploi d'un mortier en terre argileuse et chaux grasse (1 m³ de terre et 250 kilos de chaux éteinte). Ce mortier est extrêmement solide : les constructions de ce genre (datant du Moyen âge) ayant autour de 800 ans d'âge et toujours debout, sont légions en Europe.

Avec les mortiers de terre, il faut prendre soin de préserver le pied des murs de l'atteinte des eaux de pluie. Il faut également veiller à ce que les ouvriers bâtissent avec soin et posent bien leurs pierres ; car le maçon annamite qui réussit de belles façades en maçonnerie de moellons se repose trop pour la solidité des murs sur la qualité du mortier de ciment employé. Actuellement, il bâtit, en effet, en se préoccupant seulement de la plus belle face des pierres et ne « liaisonne » pas les deux faces des murs entre elles.

Avec le procédé n° 1, on peut monter une maison à un étage, mais il faut s'en abstenir avec les procédés n°s 2 et 3. Avec le procédé n° 4, on peut se permettre toutes sortes de constructions.

Mais dans tous les cas, il faut toujours s'adresser à des gens « du métier ». Les règles de l'art de construire restent bien entendu les mêmes partout.

Il y a beaucoup d'autres procédés économiques et permettant d'employer les matériaux existant sur place non seulement pour les maçonneries, mais aussi pour les autres corps de métiers. Cependant, là comme ailleurs, il faut s'adresser aux gens de la partie et qui peuvent ajouter l'expérience à leurs études.

Il y aurait un petit traité de conception toute pratique à écrire sur ce sujet. Il rendrait de gros services à nombre de gens en Indochine, dans les circonstances actuelles : propriétaires, planteurs, militaires et même gens de métier, y trouveraient intérêt et profit.

J'ai bien commencé l'élaboration d'un tel ouvrage. Mais quoi qu'il paraisse, ce travail est long et je ne puis y employer que mes moments de loisir. Il comporte d'assez nombreux croquis et, de ce fait, l'impression en serait laborieuse et onéreuse... De plus, la diffusion en sera forcément assez limitée. Dans ces conditions, je serais heureux qu'un confrère en l'art de bâtir prenne ce projet à son compte, s'il peut le mener à bien plus rapidement que moi.

C'est pourquoi, si vous jugez quelque intérêt à la publication de quelques extraits de ma lettre, je n'y verrai pour ma part que des avantages. »

Capitaine du Génie H.-L. Bérard,
chargé des travaux militaires
à Dalat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE NUOC-MAM

par I. G. P.

QUAND on parle de l'Indochine, en France, il est bien rare que votre interlocuteur ne vous entretienne aussitôt du « nuoc-mam ». Il est bien rare également que vous puissiez lui répondre, car, du nuoc-mam, la plupart d'entre nous n'en connaissent que l'odeur *sui generis*. Certains n'hésitent pas, cependant, baguettes en mains, à tremper un morceau de cochon laqué dans cette sauce légèrement huileuse et nauséabonde, « dit-on », dont tous les mets annamites sont obligatoirement imprégnés avant d'être consommés. Ce que nous ignorons, c'est que le nuoc-mam est utilisé également dans la cuisine annamite au même titre que l'huile, la graisse ou le beurre.

Mais, en fait, « qu'est-ce que le nuoc-mam ? » Les spécialistes vous répondent : « condiment azoté obtenu en abandonnant à lui-même un mélange de poissons et de sel marin ».

Voilà qui est fort bien, mais un peu simpliste, aussi ajouterons-nous que le nuoc-mam est un produit vivant, impossible à stabiliser ; l'azote provenant de la désintégration de la chair du poisson, de haute valeur alimentaire, ou « azote aminé », se change, peu à peu, en produits ammoniacaux représentant le terme ultime de la décomposition de l'azote retournant au stade de l'azote minéral, n'ayant plus de valeur nutritive. Si nous représentions cette évolution par une courbe, le nuoc-mam de première qualité devrait se trouver au sommet de la courbe représentant le maximum de l'azote aminé, soit environ 22 grammes d'azote.

En vérité, le bon nuoc-mam a l'odeur du Maggi et s'il sent l'œuf pourri, c'est qu'il est en voie de décomposition (courbe descendante).

Mais disons quelques mots de la principale matière première, « les poissons ». Ils ne sont pas tous aptes à faire du nuoc-mam et, d'une manière générale, seuls les petits, qui ont une chair délicate, se prêtent admirablement aux phénomènes d'autodigestion. Les « ca com », en particulier, ou anchois d'Indochine, sont les plus recherchés par les saumuriers. Ils abondent dans la région de Phu-quôc et le long des côtes d'Annam, et nagent en surface, en bancs si serrés que l'on reconnaît facilement leurs déplacements sous l'eau. On les repère également grâce à la présence des oiseaux de mer qui les suivent pour se nourrir en effectuant des « piqués ». La pêche s'effectue à l'aide d'embarcations de trois tonnes et d'un filet à poche, dit « manh com ». Les pêcheurs se groupent de manière à établir un barrage de « manh com » ouverts comme des entonnoirs dans la direction du banc qui pénètre automatiquement dans l'un d'eux.

Un autre anchois, le « ca nuc », est capturé de tout autre façon. On mouille des frayères ou « châs » jusqu'à 10 et 15 milles en mer. Ces châs sont composés de feuilles de palmiers ou de cocotiers fixées à des flotteurs de bambous mâles. Le ca nuc vient s'abriter sous ces frayères pendant les heures chaudes de la journée, et il est assez facile de le capturer à l'aide d'un filet qui diffère très peu du précédent. La poche est entraînée ici par deux nageurs qui regardent sous l'eau la position des ca nuc ; dans un mouvement tournant et de cuiller, le filet préalablement placé à la verticale, est relevé rapidement et les poissons, chassés par les pêcheurs du côté opposé, pénètrent dans la poche que l'on hisse à bord de l'embarcation.

Dans la région de Phan-thiêt, faute d'anchois, on utilise principalement le « ca moi », qui est une alose de 12 à 15 centimètres. La pêche dure pendant toute la mousson de suroît et l'engin le plus couramment employé est le « manh moi » ou senne à poche, de grande envergure.

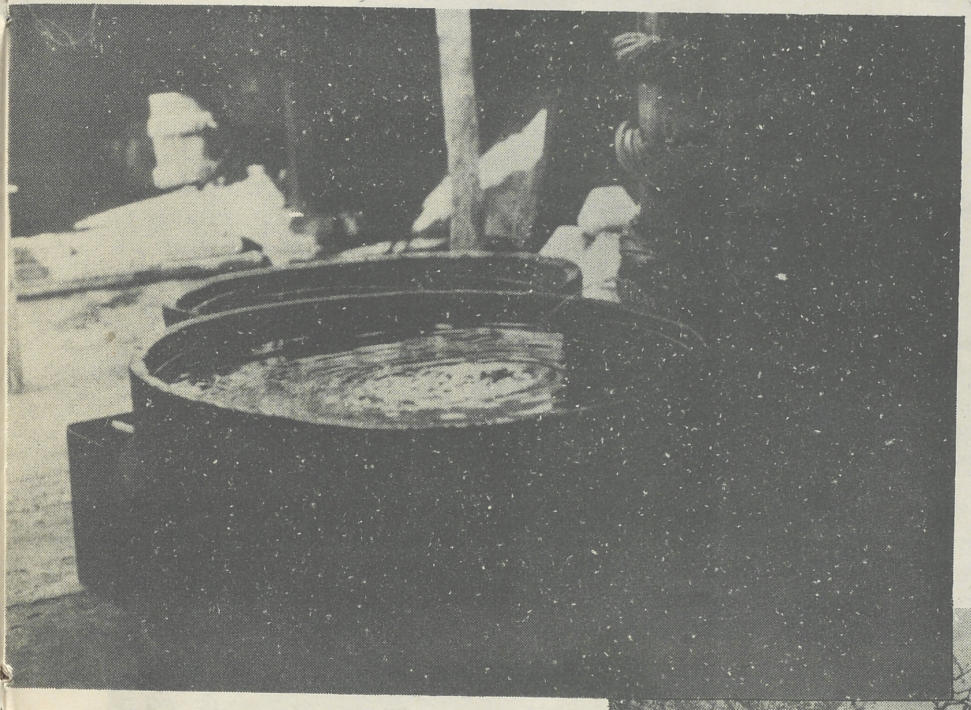
Le poisson doit être frais pour la fabrication, et c'est un facteur très important pour obtenir un bon nuoc-mam. Le poisson est donc rapidement ramené au port où les coolies des saumuriers viennent les chercher par paniers à fléau. Il est mis immédiatement en cuves à raison de deux paniers de sel pour un panier de poissons. Les méthodes de fabrication sont à peu près semblables, tout au moins dans le Binh-thuan. A Phu-quôc, à Nam-ô et au Tonkin, la fabrication est un peu différen-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

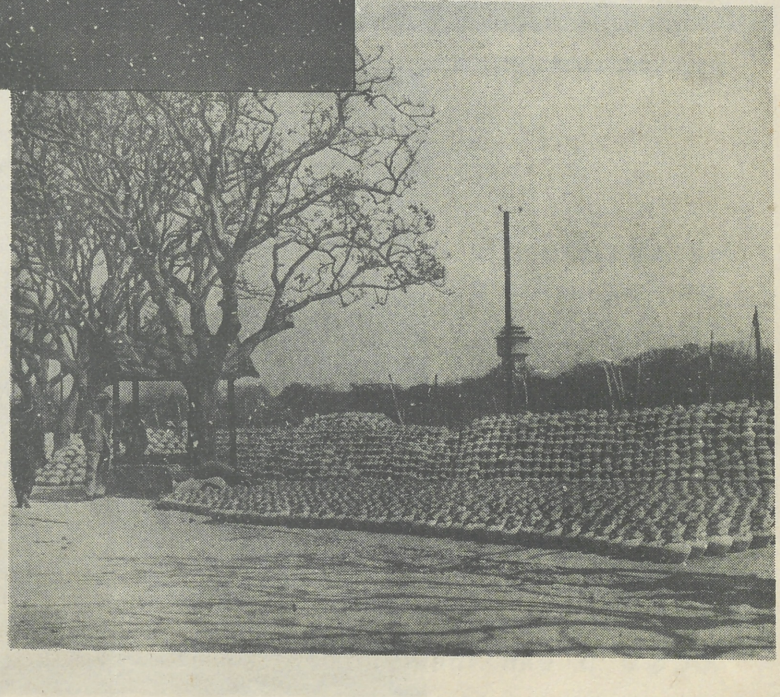
LE NUOC-MAM



Saumurerie moderne.



Le nuoc-mam sort de la cuve et tombe dans le cuveau.



PHAN-THIET

Jarres de nuoc-mam en partance pour Saigon.

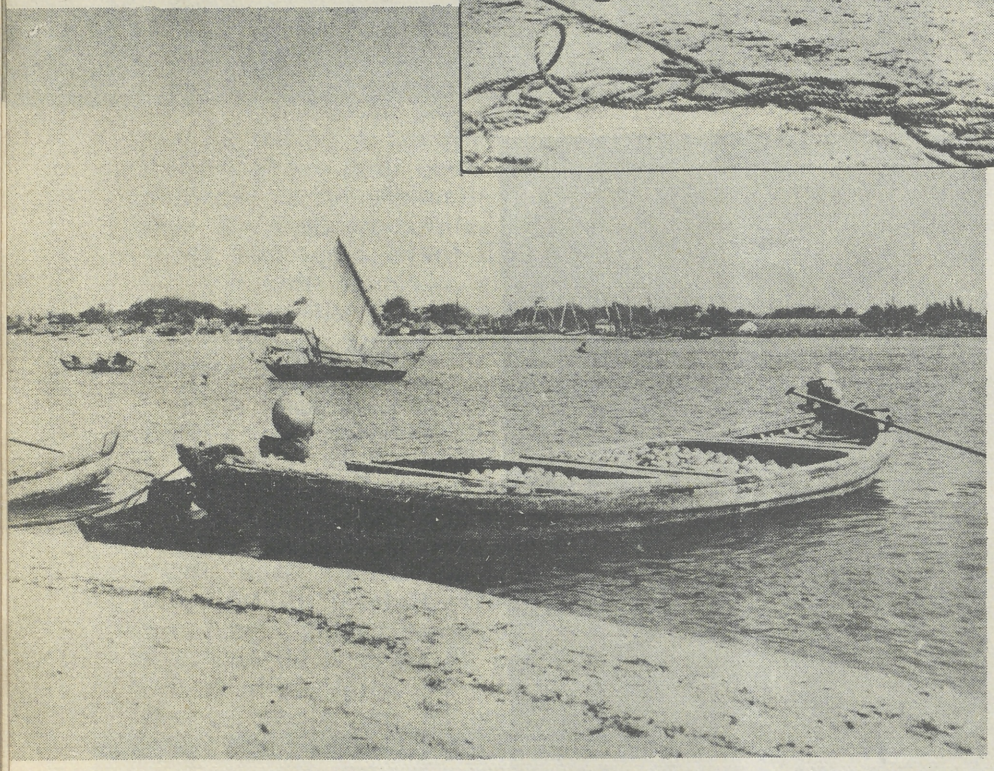
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PHAN-THIET

—

Barque de pêche au « ca-moi » avec son filet « manh-moi ».





Chaland de transbordement des jarres (chargement en rade).



Barques de pêche.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

te, la saumure étant chauffée pour activer l'autodigestion. Chaque saumurier conserve cependant un petit secret de fabrication, un « tour de main », qui se transmet de père en fils et détermine le cru.

Avant de charger une cuve, on place dans le fond un filtre fait de brindilles sèches, de touffes de cheveux, de squelettes de coraux et de coquillages que l'on recouvre de sel et de paddy fraîchement décortiqué. Ce filtre aboutit au robinet d'évacuation ou « clé » des vignerons, représenté ici par un bambou creux dans lequel on enfonce plus ou moins une goupille de bois de façon à régler la sortie du nuoc-mam.

Au bout de 48 heures, on recueille un premier jus ou « nuoc bôi » composé de sang, d'eau de poisson et de sel dilué. On presse et on remet sur la cuve une partie du « nuoc bôi », puis on laisse la masse fermenter pendant trois mois. On soutire ensuite un nuoc-mam de première qualité appelé « nuoc nhut », titrant environ 22 grammes d'azote. On peut encore ajouter du nuoc bôi et soutirer un second jus moins riche en azote.

A ce moment commence l'opération dite du « lessivage ». On ajoute sur le moût de l'eau salée à 27 % qui reste dans la cuve en macération pendant huit jours. On soutire dans le cuveau et on rejette le produit obtenu sur la cuve de manière à établir un circuit, jusqu'à épuisement complet de l'azote contenu encore dans le moût. On obtient ainsi un nuoc-mam titrant de 8 à 10 grammes. On ajoute, si nécessaire, un peu de nuoc nhut pour obtenir un nuoc-mam dit « commercial », titrant officiellement de 11 à 13 grammes d'azote.

Dans les grandes saumureries, on travaille par série de cinq cuves, le jus de l'une passant sur la suivante. Certains saumuriers n'ont pas moins de 400 cuves de 3.000 litres.

Les principaux centres de production sont : Phan-thiêt, Muiné et Phan-ri, dans le Binh-thuan, qui fournissent près de 35 millions de litres. Puis Phu-quôc, avec son petit port de Duong-dang : 6 millions. Le Nghê-an et le Thanh-hoa produisent 5 millions de litres ; Cat-hai, au Tonkin, 2 millions, et Nam-ô, près de Tourane, un million de litres ; au total près de 50 millions de litres. Malgré l'apport de 3 millions de litres de nuoc-mam « d'eaux douces », cette production ne suffit pas à la consommation, que l'on évalue à plus de 100 millions de litres. Il est clair que le nuoc-mam ordinaire est donc additionné d'eau et beaucoup de petites gens absorbent une mixture salée ne renfermant pas plus de 2 % d'azote. Le mouillage se pratique aussi facilement que sur le vin, mais ici c'est le degré d'azote qui baisse au détriment de la qualité.

L'Inspection générale des Pêches, organisme nouvellement créé, se préoccupe activement de développer la production et la qualité du nuoc-mam commercial. Le but poursuivi est d'obliger les saumuriers à fournir un nuoc-mam marchand de haute valeur alimentaire et à réprimer sévèrement la fraude. Ces deux résultats seront obtenus grâce à la création de groupements corporatifs placés sous le contrôle technique et commercial de l'Administration.

A NOS LECTEURS

La hausse incessante des papiers et des frais d'impression ne nous permet plus d'appliquer le tarif d'abonnement de 18 piastres par an, tarif que nous avions maintenu depuis un an, malgré le sacrifice financier de plus en plus lourd qu'il nous imposait.

Les tarifs appliqués à partir du 1er septembre 1943 seront donc les suivants :

INDOCHINE . . *Un an :* **25$00**, *Six mois :* **15$00**
ÉTRANGER . . . *Un an :* **35 00**, *Six mois :* **20 00**

Nous sommes persuadés que nos lecteurs comprendront l'impérieuse nécessité de cette augmentation et feront bon accueil à nos factures de renouvellement. Nous les en remercions à l'avance.

Le prix de vente du numéro reste provisoirement fixé à 0$50.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A KOMPONG-CHAM (Cambodge).

LA BARQUE PASSE, LA BERGE RESTE...

par R. B.

UN MINARET

A peine le regard a-t-il quitté les pierres grises de Vat-Nokor, le temple ruiné qui somnole au milieu des aréquiers, des borassus et des banians sacrés, que déjà les premières maisons de Kompong-Cham apparaissent. Il n'y a pas eu de transition entre la campagne et la ville, pas de faubourgs débraillés, pas de masures lépreuses, suivant l'usage imposé — dirait-on — par certains urbanistes qui consentent que les villes aient un cloaque pour servir de repoussoir à leurs beautés. A l'entrée du rond-point, les pavillons du collège en construction, prennent leurs aises au milieu d'un vaste terrain qui conserve encore son aspect champêtre. Sur le boulevard circulaire — conçu et tracé vers 1910 par M. Baudoin —, la voiture qui amène le Résident Supérieur et Mme Gautier sur « la berge des Chams » ralentit son allure, guidée par un service d'ordre impeccable, et débouche bientôt devant l'hôtel de la Résidence. Quand les sonneries de clairon se taisent, quand le protocole est satisfait, à travers l'éventail palmé d'un arbre du voyageur le regard cherche la silhouette racée du minaret, là-bas, et l'oreille curieuse, attend l'heure où la voix du muezzin s'élèvera pour appeler les fidèles de Mahomet à la prière. Tandis que retentiront les gros tambours de peau dans les maisons de Bouddha...

BIENSEANCES

Pourquoi les villes, comme les personnes, ne suivraient-elles pas la mode ? Vous seriez gêné de vous montrer dans un lieu public avec un vieil oncle de province affublé d'une cravate à la mode de 1830 et portant des pantalons à sous-pied, ou avec une vieille demoiselle qui abriterait un chignon pyramidal sous un chapeau 1900 ; mais vous considérez avec indifférence, quand ce n'est pas avec respect, les bâtisses démodées, aux façades gercées, aux attitudes branlantes, qui font ce qu'on appelle un « vieux quartier » où règnent la malpropreté, la hideur et l'inconfort. Le snobisme de la vieillerie, qui est une forme attardée du romantisme, est le pire ennemi des vrais urbanistes, de ceux qui savent qu'une vieille chose n'est pas toujours belle, que ce qui est beau dans l'antique c'est la beauté, et non pas l'antiquité, et que la netteté, dans une ville, peut être aussi un élément de son esthétique. Les urbanistes de Kompong-Cham, de toute évidence, ne furent ni des rêveurs ni des marchands de bric-à-brac, car cette ville de province a réussi le tour de force d'introduire clarté et propreté jusque dans le quartier commerçant. Mais la couleur locale, dira-t-on ? On ne l'a pas supprimée. On l'a repeinte à neuf, et si elle n'est pas encore patinée autant que les amateurs de vétusté le voudraient, qu'ils aient patience: le climat y remédiera bientôt.

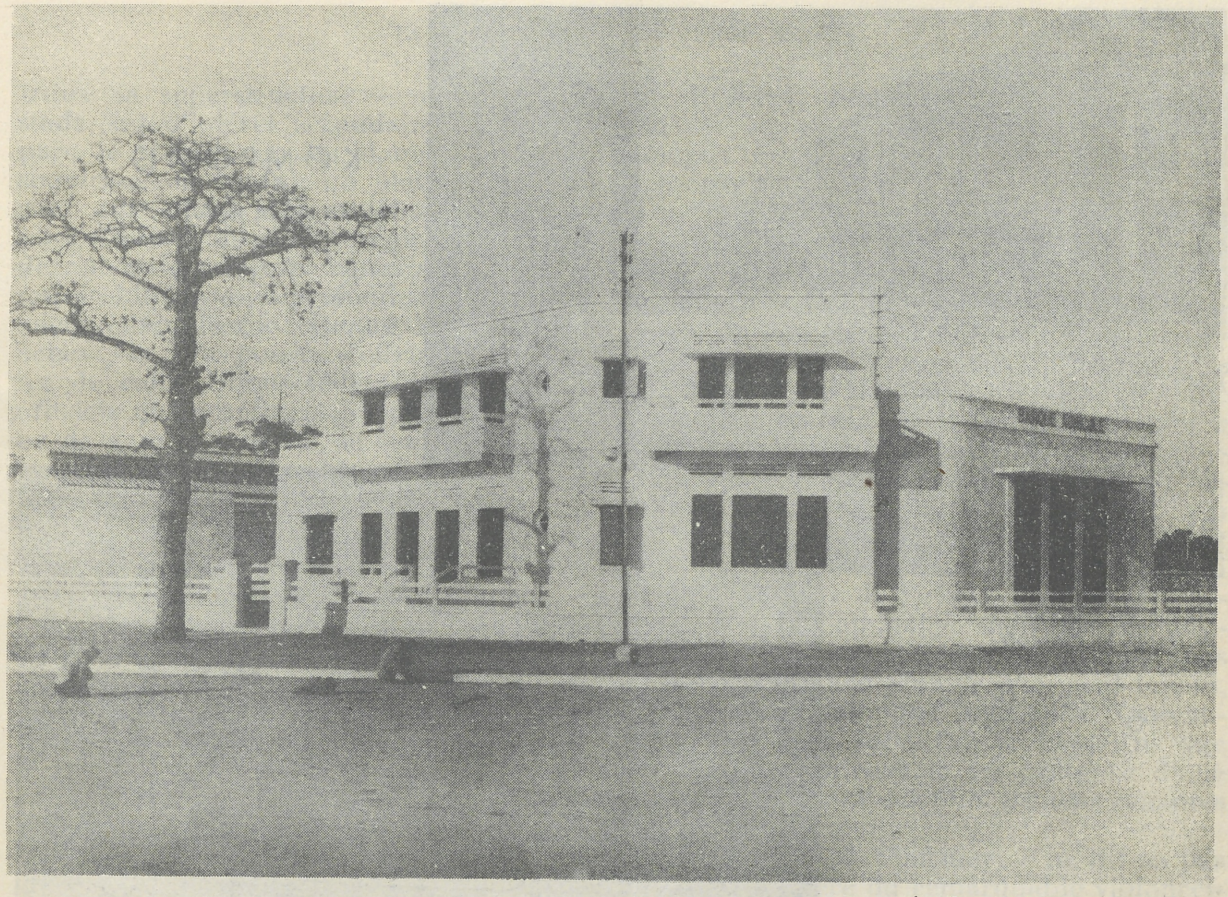
Kompong-Cham : ville qui connaît les bienséances de l'urbanisme actuel.

OLYMPIQUES

Il y a des poncifs que l'on croit modernes, parce qu'ils ont pris des airs de slogans, et distingués parce qu'ils plaisent aux professeurs de rhétorique. Tel est le poncif du sport « à l'instar de l'antique ». Est-il vrai que la beauté d'un stade est faite du souvenir des compétitions d'Olympie ? Les chroniqueurs en mal d'érudition pittoresque nous l'assurent. Mais la jeunesse, elle, ne s'y trompe pas. Elle aime partout qu'un stade soit d'aujourd'hui. Elle ne réclame pas des courses de chars parce qu'il y en avait à Rome, et préfère les courses de bicyclettes que la Grèce n'a pas connues. Elle ne pratique pas la course à pied pour avoir des stades, elle veut des stades pour pratiquer la course à pied. Elle ne mêle pas inconsidérément la notion de beauté et celle de force physique. Qui cherche à faire de l'art en faisant du sport n'aboutit généralement qu'à faire du mauvais théâtre. La beauté d'un muscle est de surcroît ; c'est une récompense et non pas une fin. Car les sculpteurs ont menti : Diane n'était pas belle...

Réflexions que chacun pouvait faire autour du Chef du Protectorat, sur l'emplacement du futur stade olympique, déjà aux mains des terrassiers. D'énormes blocs de latérite sont extraits du sol. Avant de cons-

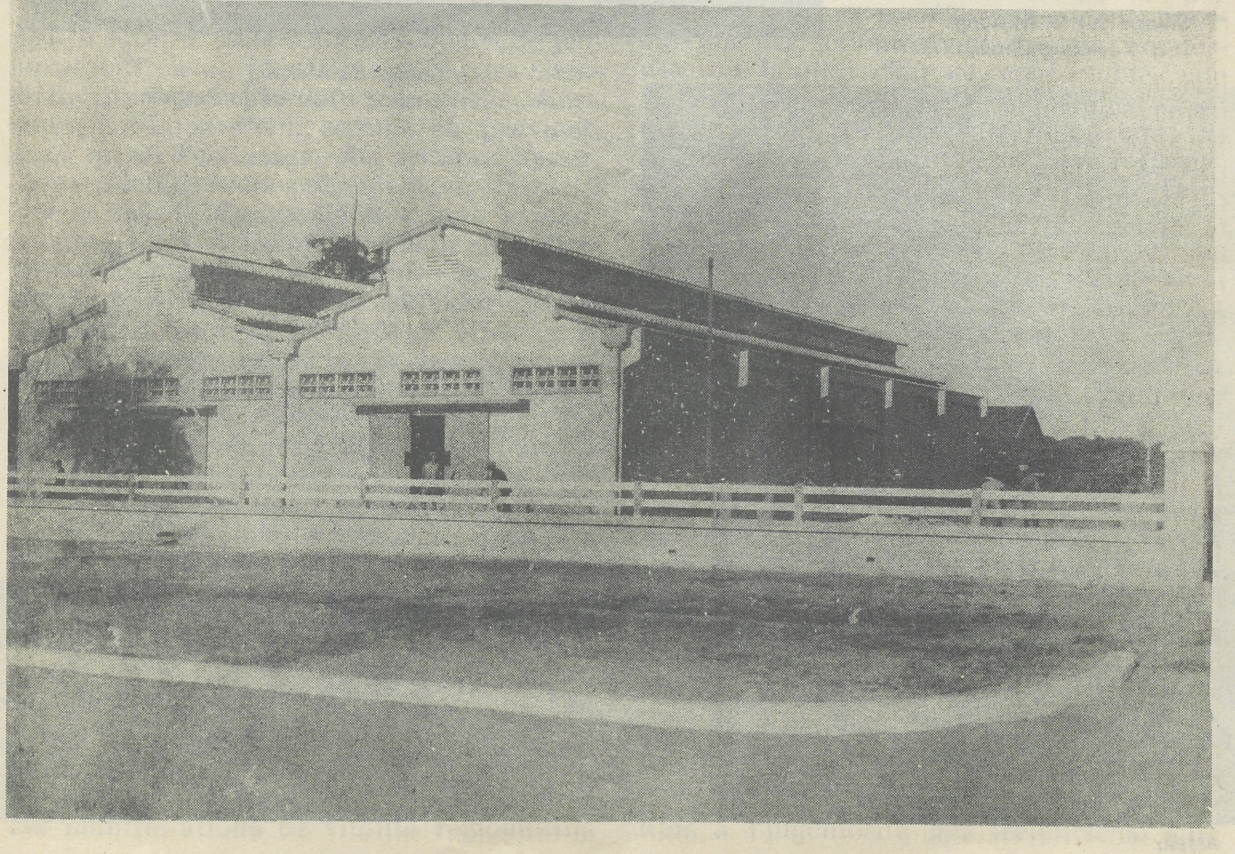
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La Banque Agricole (1941).

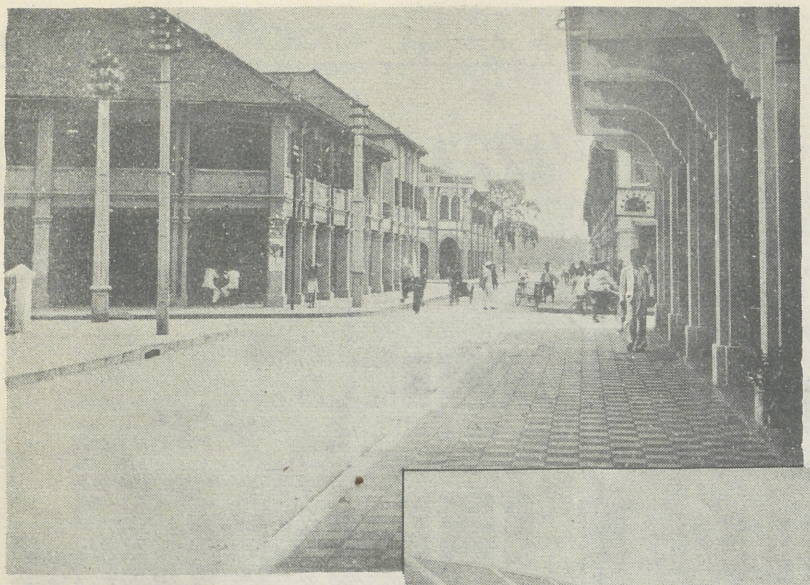
KOMPONG-CHAM

Les hangars de la Coopérative Agricole (1941).

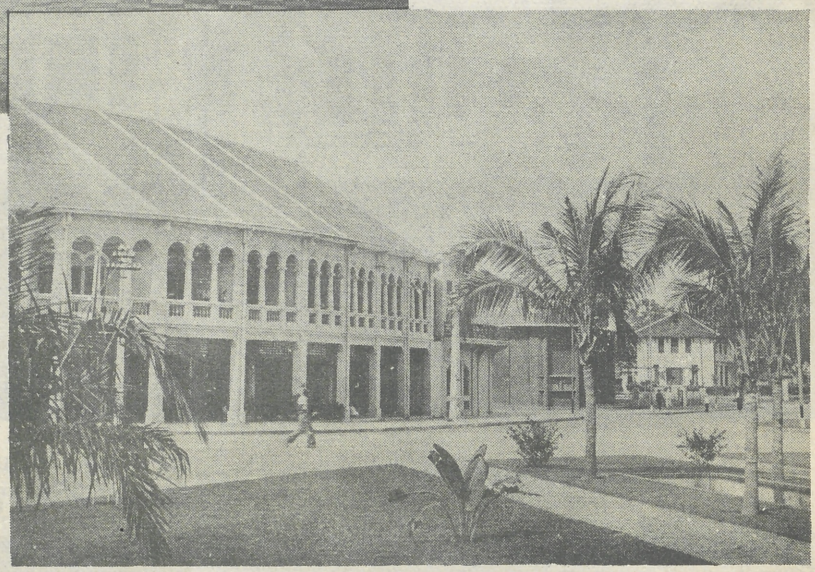


Université Côte d'Azur. Bibliothèques

KOMPONG CHAM

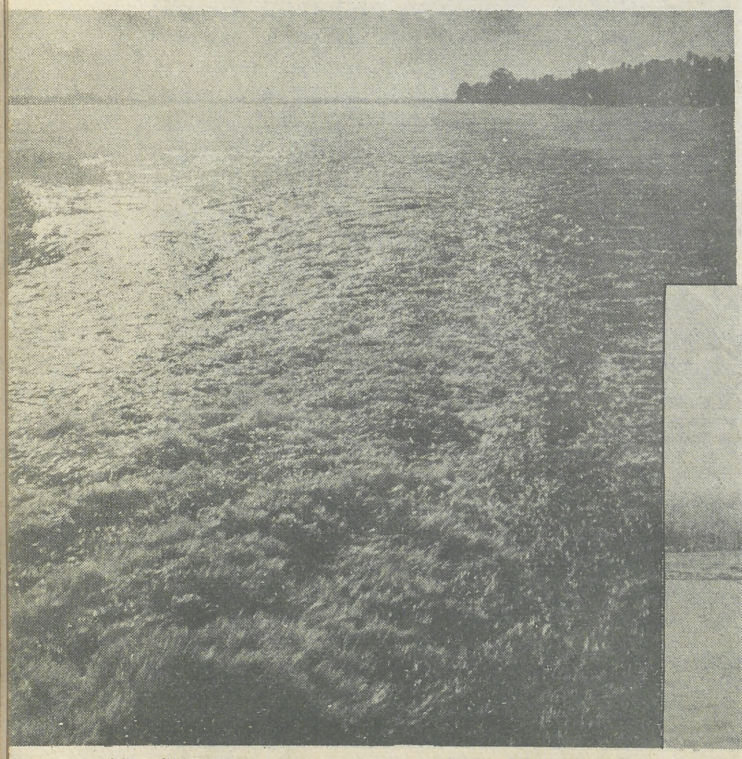


La rue du Marché.
Au fond, le Mékong
et les Kapokiers.



Le square du Mékong
et le miroir d'eau de la Pergola.

Sillage sur le Mékong
à Kompong-Cham.



Pirogue sur le Mékong.
Au loin, les Kapokiers.

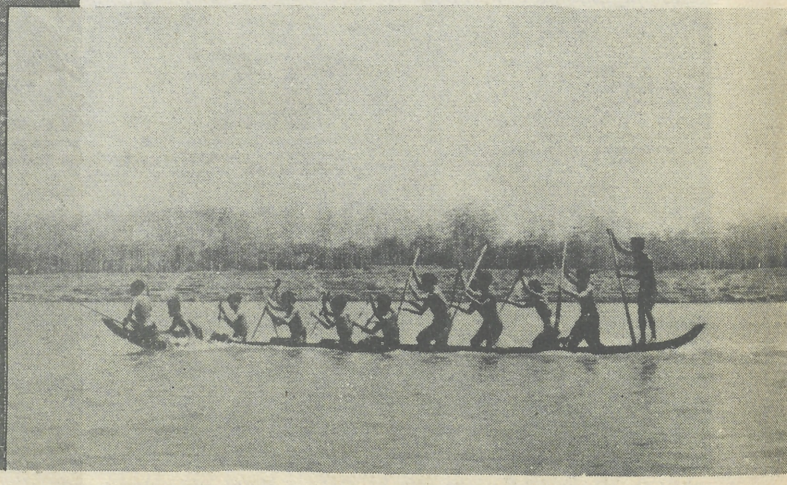


Photo HESBAY

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

truire la superstructure — qui, dans un stade, est d'intérêt secondaire — on prépare le terrain, on lui donne fermeté et souplesse, on en fait un plateau complaisant aux efforts des athlètes. Déjà Kompong-Cham a sa piscine réglementaire qui, devant un cercle aux lignes sobres, plante son architecture en profondeur, solidement ancrée dans le roc. Quand le stade sera achevé, la ville pourra s'offrir comme centre de compétitions fédérales. Autour des officiels qui examinent les plans, une troupe de gamins curieux se sentent déjà des fourmis dans les jambes en pensant à la piste bien cendrée qui va naître...

LA CHASSE AUX PREJUGES

Si vous prenez un « vieux Khmer » — c'est ainsi qu'on nomme les Français qui sont depuis longtemps dans le pays — par un bouton de sa veste, et si vous lui demandez son avis sur tel ou tel projet d'adaptation du pays aux exigences de la vie moderne, trois fois sur quatre il vous répondra : « Vous n'y pensez pas ! Jamais le Cambodgien ne pourra..., ne consentira... Les mœurs, les traditions, la religion... ». Et pendant une heure il vous exposera mille raisons de ne pas faire, quand vous ne vous souciez que des moyens d'agir. Exemples de quelques-uns de ces préjugés sententieux : le Cambodgien n'a pas l'esprit d'équipe, mais les mouvements de jeunesse ont eu un succès inespéré ; les Cambodgiens n'accepteront jamais le short, mais à Phnom-Penh comme en province, sans qu'on l'ait exigé, des groupes importants d'écolières se présentent en short ; il n'y a pas de Cambodgien « dans le bâtiment », mais à Kompong-Cham un entrepreneur a toute une équipe de maçons cambodgiens ; le paysan cambodgien est paresseux, mais sur les rives du Mékong, le goût des hauts rendements de culture — et le prix du mètre carré — ne lui laissent pas cinq minutes pour rêver.

Nulle part, comme à Kompong-Cham, le potentiel du Cambodgien n'a montré qu'il pouvait être égal aux plus hauts. Et en raison de la personnalité que cette province manifeste dans plusieurs domaines, la capitale consent à décentraliser en sa faveur. Un collège se construit : on n'ira plus à Phnom-Penh briguer les examens de primaire supérieure. Une école professionnelle s'ouvre ; on formera sur place les ouvriers spécialisés dont les entreprises de la province ont besoin. Pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté sur l'intérêt qu'il porte à ces manifestations de vitalité régionaliste, le Résident Supérieur Gautier fixe lui-même la date des inaugurations. Plus moyen de tirer sur les délais : ce sera prêt. on ouvrira.

UN RECORD MONDIAL

N'y avait-il pas avant la guerre, chez les colons d'Indochine, et non chez les moindres, un complexe d'infériorité qui les faisait s'humilier à l'excès devant les réussites de Java ou de Malaisie ? C'était admis une fois pour toutes : on ne fait pas mieux que les Anglais. Pourtant un enquêteur impartial, après avoir visité les plantations d'hévéas de la province de Kompong-Cham s'incline et dit, parce qu'il faut le dire : nulle part au monde on n'a fait mieux, ni pour la culture de l'hévéa, ni pour son usinage ; et le Cambodge, dans l'hévéaculture, bat au moins un record : celui de la plus grande superficie plantée d'un seul tenant. Rengaînons, pour une fois, notre xénomanie, et disons sans fausse modestie que nous nous trouvons là en présence d'une des plus belles et des plus grandes réussites de l'effort français.

A Prekkak, M. Fournier — ne dit-on pas qu'il est le frère du remarquable violoncelliste dont on connaît les beaux enregistrements ? — montre au Chef du Protectorat les dernières réalisations d'intérêt social et industriel de sa société : une usine pourvue des perfectionnements les plus modernes, un hôpital clair et confortable, une école digne de « Plaisir de France », un marché commodément installé au bord du fleuve que la plantation domine : falaise d'où la vue s'étend sur l'infini de la forêt d'hévéas.

A Chup, à Thmar-Pitt, deux des plus vieilles plantations d'hévéas d'Indochine, M. Simon présente quinze mille hectares ; sur ces quinze mille hectares se disséminent des villages importants qui alignent leurs maisons avenantes, leurs jardinets, sous la tutelle de pagodes dorées et d'églises rustiques, des jardins d'enfants, des théâtres populaires. A l'usine de traitement du latex — dont on dit qu'elle est la plus grande du monde —, ce n'est pas seulement la perfection de l'organisation technique qui séduit les visiteurs, mais l'impeccable propreté, l'ordre et l'exactitude qui créent une admirable entente entre les hommes et les choses. Bien des obstacles, depuis que l'Indochine est privée de certains produits importés, auraient pu paralyser la vie des grandes plantations. Mais aucune difficulté, jusqu'ici, n'a paru insoluble à l'ingéniosité des techniciens. Une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

étroite collaboration des entreprises privées et des services administratifs a permis des réussites précieuses dans la production de remplacement. Plus d'acide formique ? Le charbon de bois donne l'acide pyroligneux, d'où l'on dérive du goudron, de l'asphalte. Plus d'huiles minérales ? Les huiles végétales ou animales — graines d'hévéas, arachides, poissons — y suppléent. La production se maintient. L'Indochine continue. Le Chef du Protectorat pose des questions précises, car tout ce qui concerne les techniques nouvelles de la production a un intérêt capital pour l'économie du pays, et toutes les expériences, toutes les réussites doivent concourir à l'harmonisation du grand effort fédéral.

GREEN

Ce n'est certes pas par anglo-manie que nous employons ce mot, mais parce que Verlaine l'a naturalisé dans notre langue en en titrant quelques-uns de ses vers les plus verlainiens. Et aussi parce que des gens compétents nous assurent que ce terme de golf — invention anglaise qui consiste à jouer aux billes avec une canne — n'est pas traduisible. Green : ici, repos pour les yeux, pour l'esprit, à la halte méridienne dans une maison encadrée de gazons en velours de soie, dirait-on, de ces gazons dont on affirmait que seule la campagne anglaise peut en fournir. Encore un préjugé qui tombe, ou qui tombera définitivement le jour où nos jardiniers citadins feront tout ce qu'un beau gazon exige.

M. et Mme Simon reçoivent à déjeuner, dans leur villa de Chup, le Résident Supérieur et Mme Gautier, M. et Mme Hoareau, M. Tiou-Long, M. et Mme Camus, M. Gobleau, M. Dumont. Entre une matinée chargée et un après-midi qui ne le sera pas moins, détente, en conversations, dont la vie des planteurs fournit les thèmes, et aussi la vie en France... Un décor sobre et délicat ; l'œil se caresse à des gravures de Laboureur, d'Hermine David. Bien française, incontestablement, cette demeure où un grand nom comme celui de Maurice Barrès peut être évoqué de façon personnelle et vivante par la maîtresse de maison. Au dessert, M. Camus se laisse interwiever sur sa collaboration artistique, en dessins d'illustration, à *la Faune du Cambodge* de Dumas, qui sera éditée prochainement à Phnom-Penh.

ROUTINES ET CONTRE-ROUTINES

Depuis que Courteline l'a dit, l'administration française passe pour être tracassière et gourmande de dossiers poussiéreux. On ne trahira aucun secret en révélant qu'elle est parfois chiche de confort dans ses installations. Il faudra, il faudrait de grands ménagements pour habituer le contribuable à entrer dans un bureau de percepteur qui ne soit pas tigré de taches d'encre et tapissé de pancartes vétustes, ou dans un bureau des P. T. T. qui ne sente pas la colle-forte et où les porte-plumes soient utilisables. Le moindre établissement banquier se fera un point d'honneur de mettre luxe, confort et propreté dans les locaux où sa clientèle est reçue. Un service administratif, de ceux du moins qui restent soumis aux bonnes vieilles routines, laisse ses « clients » en contemplation devant une table de planton généralement maculée et bancale... Pourquoi la Révolution Nationale ne porterait-elle pas le fer rouge, c'est-à-dire le tampon à vernis dans les installations des services publics ? Pourquoi cette Administration qui travaille, certes, mais qui travaille dans la grisaille d'un décor ingrat, ne ferait-elle pas une cure de modernisme ?

Que le Chef le veuille, et cela sera. En inaugurant à Suong, petit centre de la province de Kompong-Cham, une salasrok conçue et construite suivant le dernier cri du modernisme, où la commodité du public et celle des fonctionnaires ont été également recherchées, où les meubles de travail ont l'élégance et la netteté d'un mobilier de cabinet particulier, le Résident Supérieur Gautier affirma sa volonté de voir tous les services du Cambodge secouer la poussière des dossiers, abdiquer les routines aussi contraires à l'hygiène qu'à l'esthétique, et présenter au public — qui ne s'en formalisera pas — une mine avenante, enfin...

LES BARQUES PASSENT...

Le Grand Fleuve, au Cambodge, est partout navigable, plus ou moins commodément. Chaloupes et jonques escaladent ses pentes ou en dévalent, saturées de voyageurs et de marchandises, suppléant de toute leur activité à l'insuffisance provisoire des transports routiers. Et le bac, le fameux bac de Tonlé-Bet, maudit par les gens pressés, fait ses traversées routinières, pas très confiant quand le vent souffle, pas très content quand on le bouscule, au bout du compte assez fier d'être indispensable. Pas de pont. De là que Tonlé-Bet, séparé de la ville de Kompong-Cham par les 1.800 mètres du fleuve, s'émancipe, veut être un port, sinon une ville, remblaie, dé-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

blaie, construit, s'aménage, à la cadence d'une ville-champignon.

... LA BERGE RESTE

C'est aussi que le fleuve complaisant y met du sien. Devant Kompong-Cham, tantôt il fait le gros dos — en profondeur — comme pour faciliter la construction d'un pont, tantôt il s'étale en plages limoneuses, dont les apports abondants facilitent l'effort des constructeurs. Non seulement, à Tonlé-Bet, la berge reste, mais elle se fortifie, s'élargit d'année en année, gagne sur le fleuve qui, bonasse, recule, et en profite pour couler plus vite. Rien comme ce phénomène ne signale l'accord du fleuve et du sol qui l'endigue, et les propriétaires des « terres de berge » riches, faciles, prolifiques, peuvent taire mais non pas oublier ce qu'ils doivent aux bons Neakta de l'eau-mère.

LE TEMPS RETROUVABLE

Hôpitaux, écoles, maternités reçoivent la visite de Mme Gautier qui s'enquiert, conseille, encourage l'activité de toutes les œuvres sociales de protection de la femme et des enfants. Cette province où l'abondance règne, où la population s'accroît dans l'aisance et le labeur, qui pouvait mieux la représenter que cette Cambodgienne qui vient d'avoir son onzième enfant vivant ? La fécondité, qui seule permettra au Cambodgien d'occuper les terres libres, est le signe d'une volonté de vivre et de durer. Il y a mieux à faire qu'à la complimenter quand on la rencontre ; c'est de l'aider. C'est à quoi s'emploient les dames charitables qui apportent l'hygiène et des secours, et la bonne grâce de leur dévouement.

Rien ne se fait dans un pays, dans une civilisation, sans l'accord, sans le secours de la femme. Le Cambodge se ferait tort à lui-même en ignorant cette loi souveraine de l'histoire des mœurs et des progrès de toutes les sociétés humaines. Qu'il considère donc avec joie, et avec l'intelligence de ses intérêts, la faveur croissante dont jouit l'enseignement auprès des jeunes filles. Le temps n'est plus des sérails où les femmes n'avaient d'autre souci que la beauté qui plaît au maître ; le temps n'est plus des interminables « chaul m'lup » qui duraient toute une vie de femme. Dans une société bien faite, la femme concourt à l'œuvre commune, non pas seulement comme un être de luxe qui donne à l'homme plaisir et enfants, mais comme impératrice et comme conseillère. Pour remplir ce rôle dignement et sans ridicule, ne doit-elle pas revendiquer sa part de savoir ? Il lui faut, comme le voulait déjà Molière, des clartés de tout, mais des clartés qui ne soient pas d'un siècle en retard, comme ces rayons qui nous viennent des étoiles mortes.

Ce n'était certes pas simple courtoisie, que la visite faite par le Résident Supérieur Gautier à l'école des filles de Kompong-Cham quelques instants avant son départ, mais volonté de publier l'intérêt qu'il porte à l'évolution du Cambodge féminin. Un sens parfait de l'art des groupes avait inspiré l'eurythmique présentation des écolières ; mais cela nuisait-il à la grâce commune, à la beauté du tableau vivant savamment composé par M. et Mme Lafon, que l'une des maîtresses présentes fut une bachelière cambodgienne ?

On dit que l'enseignement, au Cambodge, est en retard. Temps perdu ? Temps vite retrouvé, si les Cambodgiennes s'en mêlent...

N. D. L. R. — *Le texte de cet article a paru dans un récent numéro de* Radio-Bulletin *du Cambodge. Son intérêt et sa rare qualité méritaient qu'il dépassât les frontières journalistiques cambodgiennes.*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 10 AU 23 AOUT 1943

Pacifique.

Le théâtre d'opérations du sud-ouest du Pacifique a connu une activité accrue au cours des deux dernières semaines.

D'une part, l'aviation navale japonaise a poursuivi ses raids habituels au-dessus des différentes bases militaires alliées.

— Dans l'archipel des Salomon, les environs de Munda, en Nouvelle-Géorgie et Rendova, sur l'île Rendova, ont été les objectifs principaux des forces aériennes nippones le 8 août.

Le 16, la base même de Munda, occupée le 6 août par les troupes alliées, a subi également un violent raid de la part des Japonais. Au-dessus de l'île Bougainville, 34 avions alliés ont été abattus par la chasse nippone.

— En Australie, Port-Darwin et les aérodromes de Brooks Creek et de Bachelor, à 100 kilomètres au sud-est de ce dernier port ; l'aérodrome de Broome et le port Hadland, sur la côte nord-ouest, ont été attaqués respectivement les 13 et 16 août.

— En Nouvelle-Guinée, les bases avancées alliées de Wau et de Babuof, à 70 kilomètres à l'ouest de Lae, ont été lourdement bombardées et 39 appareils alliés ont été détruits au cours du combat aérien qui s'ensuivit.

Le 11 août, les îles Woodlark, au large de la côte sud orientale, ont également subi l'assaut de l'aviation nippone.

De leur côté, les forces aériennes alliées ont effectué des raids offensifs de grande envergure sur les îles Kouriles, le 12 août ; les raffineries de pétrole de Balik-Papan, à Bornéo, les 14 et 16 août ; et Timor, le 14 août.

Le 15 août, les forces navales américaines ont effectué un débarquement sur l'île de Vella-Lavella, au nord de la Nouvelle-Géorgie, dans l'archipel des Salomon, perdant 2 croiseurs, 1 destroyer et 11 transports ; et sur Kiska (dans l'archipel des Aléoutiennes), évacuée par les forces japonaises depuis la fin du mois de juillet.

Russie.

Poursuivant la grande offensive d'été, les Russes, venant d'Orel et de Bielgorod, ont concentré leurs attaques contre les deux importants centres de résistance de Briansk et de Kharkov, et ont étendu leur front au nord jusqu'aux environs de Smolensk, et au sud jusqu'aux environs de Poltava, soit sur une longueur d'environ cinq cents kilomètres.

— Dans le secteur de Bielgorod, les troupes soviétiques ont occupé les villes suivantes : Krasnopolie, le 9 août, sur la ligne Sumy-Bielgorod, à 70 kilomètres au N.-W. de cette dernière ville ; Boronilla, le 11 août, à 8 kilomètres au sud de Sumy ; Akhtyrka le 11 août, à 110 kilomètres au N.-W. de Kharkov ; Bogodukov, le 8 août entre Kharkov et Akhtyrka ; Chuguev, le 12 août, à 40 kilomètres à l'est de Kharkov ; Zmiev, le 18 août, au sud-est de Kharkov ; et enfin Lebedin, le 20 août à 40 kilomètres au sud de Sumy.

Dans le secteur d'Orel, les villes de : Veliaminova, à l'ouest d'Orel ; Dimitrovsk, à 80 kilomètres au S.-W. d'Orel ; Karachev, sur la voie ferrée Orel-Briansk ; Zhizdra, à 70 kilomètres au N.-E. de Briansk ; et enfin Spas-Demensk, entre Smolensk et Briansk, ont été successivement occupées par l'Armée Rouge.

Sicile.

La campagne de Sicile a pris fin, après cinq semaines de combats à la suite de l'évacuation de Messine, le 17 août, par l'ensemble des troupes de l'Axe.

Depuis le 2 août, les Alliés, jouissant d'une grande supériorité numérique et jetant sans cesse dans la bataille des moyens nouveaux, obligeaient les unités italo-allemandes à céder du terrain et à raccourcir continuellement leur ligne de défense.

Le 9 août, les troupes américaines occupaient Césaro, dans le secteur central, et San Agata, sur la côte septentrionale, à la suite d'un débarquement effectué sur les arrières des troupes allemandes. La VIIIe Armée, de son côté, pénétrait dans la ville d'Acireale, au nord de Catane.

Le 12 août, Naso, sur la côte Nord, était occupé à la suite d'un deuxième débarquement à l'est du cap Orlando.

Le 13 août, Randazzo, position-clé dominant la route au nord du mont Etna, tombait aux mains des troupes britanniques et américaines, qui avaient fait leur jonction près de Bronte, le 10 août.

Le 14 août, les troupes britanniques s'emparaient de Giarre et de Riposto, sur la côte est ; et les Américains de Floresta, à 12 kilomètres au nord de Randazzo.

Le 15 août, poursuivant leur progression le long de la route nord, les troupes du général Patton pénétraient dans Patti ; alors que celles du général Montgomery occupaient Castiglione, dernière grande ville sur la route contournant le mont Etna.

Le 16 août, le port de Milazzo était occupé par les Américains, et Taomina, au nord de Riposto par les Britanniques.

Le 17 enfin, la VIIe Armée américaine, suivie de près par la VIIIe Armée britannique, pénétrait dans Messine déjà évacuée par les troupes de l'Axe.

Depuis, les pièces d'artillerie établies de chaque côté du détroit n'ont cessé de se livrer un duel violent.

Le 20 enfin, les îles Lipari et Stromboli, situées au nord-est de la Sicile, étaient occupées par les forces de la Marine américaine.

EN FRANCE

10 août. — Avec l'accord de M. Bruneton, Commissaire général à la Main-d'œuvre française en Allemagne, une mission d'études s'est rendue à Berlin au début du mois de juin ayant pour mission de rechercher les terrains, piscines et locaux divers qui pourront être mis à la disposition des ouvriers français travaillant en Allemagne. L'importance de l'effort entrepris par le Commissariat général aux Sports souligne l'intérêt que le Gouvernement ne cesse de porter à l'amélioration des conditions de vie des ouvriers français travaillant en Allemagne. Le but à atteindre, on le conçoit, n'est pas d'ordre technique. Il ne s'agit pas de provoquer des performances. Le Commissariat général aux Sports vise à plus que susciter ou maintenir l'esprit d'équipe, il veut lutter contre la tendance au laisser-aller physique ou moral, il établit un lien avec la mère patrie, et fait ainsi œuvre sociale, nationale et humaine.

11 août. — Les présidents des Chambres de commerce de l'Indre-et-Loire réunis à Tours abordent l'étude de l'important problème de la navigabilité de la Loire. La réalisation de ce projet demanderait une dizaine d'années, et coûterait de deux à trois milliards.

12 août. — Le ministre secrétaire d'Etat à la Santé et à la Famille, s'intéressant particulièrement au sort des mères, a créé des maisons maternelles. Ce sont des établissements publics ou privés destinés à accueillir sans formalité des femmes enceintes de sept mois et les mères avec leurs nouveau-nés.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

17 août. — Le Musée de la Marine, installé naguère sous le toit du Louvre, a ouvert ses portes dimanche matin au Palais de Chaillot.

Le public y trouvera de nombreuses maquettes, merveilles d'art et de technique, notamment celle du navire de Christophe Colomb.

17 août. — On constate un regain d'activité des auberges de la Jeunesse. Aujourd'hui sur le parcours à pied de Nantes-Bordeaux, on trouve des auberges tous les 25 kilomètres. De même, des installations nombreuses d'auberges permettent de sillonner l'Ile-de-France, le Jura et les Vosges.

20 août. — Grâce à la Société nationale des chemins de fer, 175.000 enfants ont pu aller à la campagne dans le courant de juillet.

Malgré les difficultés auxquelles les circonstances l'obligent, la S. N. C. F. a voulu, en effet, que les petits citadins puissent aller respirer l'air pur à la campagne et jouir d'une détente plus que jamais bienfaisante.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Voyages à cheval.

Dans un article où il passe en revue divers moyens de locomotion préhistoriques ou récents, P. D. nous parle du cheval.

Le cheval est tout différent, et il n'est guère que les anciens coloniaux qui l'aient couramment pratiqué aux époques où leurs pays nouvellement ouverts étaient encore sans routes et sans autos. A partir de 1910 environ, le déclin du cheval a été constant en Indochine, quoiqu'il subsiste encore en Haute région ; mais on ne voit plus de cavaliers sur la route de Doson ni même sur les sentiers de brousse menant à Hongay : et personne n'aurait plus l'idée de faire à cheval la route de Hanoi à Saigon, que j'ai faite en 1908.

C'est un admirable procédé de locomotion qui fatigue peu le corps tout en l'entraînant à la souplesse et à l'agilité, qui permet une observation constante car c'est le cheval qui choisit la place où poser le pied, qui facilite les petits écarts à droite et à gauche, les conversations au passage, etc... L'étendue des étapes journalières est un peu supérieure à celle de la marche à pied, mais pour raisons de climat et raisons sociales, les deux procédés ne s'emploient pas dans les mêmes pays. Le cheval annamite d'autrefois passait à peu près partout, quoique parfois on fût obligé de descendre et le laisser marcher seul, comme par exemple dans les invraisemblables chaos de rochers du Deo Ca, le col du vieux Varella.

Le prix de revient était, il est vrai, assez élevé, la nourriture des chevaux, d'un personnel supplémentaire, s'ajoutant aux frais du chef de groupe. Mais enfin, autrefois, l'ensemble était encore raisonnable. Et puis, comment faire autrement dans un pays sans routes ? Tous les colons d'autrefois, planteurs, prospecteurs, tous les officiers et les fonctionnaires de la Haute région, se servaient du cheval autant et plus que parfois du sampan ou même du radeau. C'est par milliers de kilomètres qu'on totaliserait les parcours des anciens à travers les brousses les plus variées.

Le voyage à cheval a un côté spécial ; l'amitié, l'estime entre l'homme et sa monture. Cela n'est peut-être pas facile à comprendre pour qui ne l'a pas pratiqué ; c'est un fait pourtant que nous aimions nos chevaux et que nos chevaux nous aimaient. Ils savaient parfaitement qui ils avaient sur le dos, ce qu'on leur demanderait, ce qui les récompenserait de leur effort. Et un bon cheval était un camarade sérieux plus encore qu'un objet de valeur : on en avait un très bon pour quarante piastres à cinquante piastres.

Une étape de cinquante kilomètres et même plus n'avait rien d'excessif — je suis souvent revenu de Hongay dans la journée, par les sentiers passant par Quang-yên —, mais pour les longs parcours il ne fallait guère compter plus de quarante kilomètres de moyenne quotidienne. Le choix des gîtes était du reste parfois difficile, la nécessité de nourrir les chevaux, les abreuver, les mettre à l'abri des tigres, rendant impossible certains arrêts qui, à la rigueur, auraient suffi au voyageur lui-même.

(COURRIER D'HAIPHONG, 19 août 1943).

Plusieurs aspects d'une même question.

Tandis que les jeunes de la plaine s'essayent à devenir louveteaux, campeurs, routiers, et tentent de retrouver les astuces oubliées de l'homme des cavernes... ou des bois, l'homme des bois cherche à se rendre l'égal des jeunes de la plaine.

C'est ainsi que les jeunes Moïs du Kontoum, fréquentent l'école pour acquérir quelques-uns des secrets de l'apprenti louveteau.

Evidemment les exercices physiques selon la méthode Hébert ont peu de secrets pour l'adolescent jaraï. Il sait aussi camper et faire du feu sans allumettes ; débrouiller une piste, et s'orienter en forêt, cuire du riz ou préparer un quartier de venaison.

Mais il ne sait pas lire, et c'est pourquoi les jeunes du peuple jaraï ont formé un clan d'écoliers, à Pleiku. Cela s'appelle le groupe scolaire franco-jaraï. Pour les jeunes de ce clan, l'initiation aux lettres est aussi dure, on peut le croire, que pour un jeune scout l'initiation à la marche à pied. Peut-être même est-il plus ardu pour le jeune Jaraï d'apprendre l'alphabet, que pour l'autre de pénétrer les secrets du nœud marin, dit : « de vache ».

Quoi qu'il en soit, le « camp » de Pleiku, qui a duré neuf mois, s'est terminé, non par un feu de camp — pour ces jeunes gens il eut manqué d'imprévu, — mais par une solennelle distribution des prix avec discours du chef de clan, c'est-à-dire du maître.

La cérémonie eut lieu dans l'école transformée en grotte de verdure et de fleurs. Et le maître parla.

Et voici... ce qu'il ne dit pas, mais ce qu'il pensait peut-être...

« ... Dans un pays comme le nôtre,, où l'on se croyait savant quand on était capable de tuer un chevreuil, de le dépiauter et de le cuire, la maison où l'on apprend à lire est peu fréquentée.

» Beaucoup qui pourraient venir, les parents les gardent sous prétexte qu'ils doivent d'abord apprendre à faire un ray, à paître les buffles, et à déjouer les ruses du tigre.

» Il faut souvent que les chefs de tribu désignent les garçons qui devront apprendre à lire. Sans cette contrainte, ils ne viendraient jamais. Et parmi ceux qui sont désignés, tous ne restent pas. Ils s'en retournent vers la forêt, rebutés par les fatigues que leur impose l'étude de l'alphabet.

» Ils préfèrent la joyeuse journée du bûcheron à l'austère séance devant le tableau noir. Ils ne savent pas s'imposer la rude mais profitable contrainte de vivre quelques mois à l'abri du soleil et de la pluie. »

(L'OPINION, 12 août 1943.)

Architecture.

L'ordre nouveau implique de nouvelles disciplines communautaires ; il faut que les disciplines urbanistes n'en soient pas exclues. Finie la construction de ces bâtisses disparates, laideur de nos banlieues !

« L'urbanisme n'est pas une architecture à grande échelle, encore moins de vastes lotissements ou de grands travaux, mais c'est plutôt de la sociologie et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de la géographie humaine appliquées, qu'il s'agit de matérialiser par des tracés et des édifices. »

(ACTION du 18 août 1943.)

Nous espérons que le dernier numéro spécial d'*Indochine*, sur l'« Architecture », a contribué à donner à nos lecteurs une vivante illustration de cette vérité première ; et annonçons-leur confidentiellement qu'*Indochine* tirera dans quelques semaines un autre numéro spécial sur l'« Urbanisme ».

Français et Annamite.

La *Gazette de Hué* du 7 août publie la lumineuse déclaration faite par l'Amiral à Nguyên-tiên-Lang, au cours d'un interview :

Il y a bien des dissemblances, au premier abord, entre les races française et annamite. Il ne s'agit pas de le nier. Mais allons au delà des apparences. Sur un plan plus élevé, il n'y a plus de contradiction, non pas parce que les différences auront été effacées, anéanties, ou parce qu'on les aura niées, ignorées ; non, mais on aura trouvé une résultante dont les différences mêmes deviennent des composantes, on aura résolu une orchestration, une composition. Les Français, je l'admets, ont leurs défauts. Les Annamites n'ont-ils pas les leurs ? Mais à côté de ces défauts, que de qualités communes, ou complémentaires ! Que de points de contact ! Ces points de contact s'avèrent chaque jour plus nombreux.

(GAZETTE DE HUE du 7 août 1943.)

Crédit maritime et Pêcheries.

Ce qui manque, ce sont les capitaux et les moyens techniques. L'Inspection générale des Pêches fournira les uns et les autres.

Les capitaux, c'est le « Crédit Maritime », qui sera chargé de les distribuer. Par arrêté en date du 14 mai 1943, l'Amiral Decoux a créé l'« Office de Crédit Maritime indochinois », dont l'organisation s'inspire des mêmes principes que ceux éprouvés depuis longtemps en matière de crédit agricole et artisanal.

(OPINION du 6 août 1943.)

Ainsi en pleine guerre, dans des conditions économiques difficiles, l'approvisionnement de Saigon en poisson frais sera finalement mieux assuré qu'en temps de paix. Il en est ainsi pour beaucoup d'autres choses en Indochine.

On se plaint de manquer de telle ou telle chose. On passe par une période difficile mais toujours moins dure que les affolés ne le prévoyaient. Et puis un beau jour on s'aperçoit avec satisfaction que la situation s'est améliorée et qu'au fond on ne manque pratiquement de pas grand-chose.

Seulement tout cela ne se fait pas sans beaucoup de peine et d'efforts.

(OPINION du 7 août 1943.)

LA VIE INDOCHINOISE

Du 9 au 22 août 1943.

Visite de l'Amiral Decoux.

Dalat, 9 août. — L'Amiral Decoux rend visite à S. M. l'Empereur d'Annam, à la Résidence supérieure de Dalat.

En fin d'après-midi, il assiste à une conférence de M. Le Pichon, commandant la Brigade de Garde Indochinoise à Dalat sur « les Moïs Katou, buveurs de sang ».

Félicitations de M. le Gouverneur Général au vice-amiral Bérenger.

Dalat, 9 août. — Le Chef de la Fédération adresse un message de félicitations au vice-amiral Bérenger, commandant la Marine en Indochine, à l'occasion de sa promotion au grade de vice-amiral.

Concours de l'Artisanat indochinois.

Hanoi, 10 août. — Le règlement du Concours de l'Artisanat indochinois de 1943 vient de recevoir la haute approbation du Gouverneur Général.

Ce geste montre une fois de plus tout l'intérêt qu'attache le Gouvernement général au développement de l'Artisanat en ce pays. Nul doute que les artisans et petits industriels ne répondront nombreux à l'appel que leur adresse le Chef de la Fédération, en apportant au concours de décembre 1943, les ressources de leur labeur et de leur ingéniosité.

Arrivée de S. E. Kuriyama à Hanoi.

Hanoi, 10 août. — S. E. Kuriyama, secrétaire général de la Mission japonaise en Indochine, venant de Dalat, est arrivé à Hanoi.

Tournée d'inspection du général Mordant.

Hanoi, 10 août. — Le général Mordant, commandant supérieur des Troupes du Groupe de l'Indochine, revenant du Cambodge, est rentré à Saigon, le 8 août.

Réceptions du Gouverneur Général.

Dalat, 10 août. — L'Amiral et Mme Jean Decoux offrent un déjeuner en l'honneur de S. E. le docteur Thomas, ministre plénipotentiaire, délégué de la Commission d'Armistice, qu'accompagnait le docteur Northe.

Dalat, 11 août. — L'Amiral Decoux reçoit S. E. l'Ambassadeur Yoshizawa, envoyé extraordinaire du Japon en Indochine, qui avait quitté Saigon le mardi 10 août.

Versement au Secours National par les Forces Terrestres de l'Indochine.

Hanoi, 13 août. — Les Forces Terrestres de l'Indochine ont versé, par prélèvement sur leur solde pendant le mois de juin 1943, au Secours National, 218.436 fr. 20. Le total des sommes versées s'élève à 5.545.003 francs.

Pour Louviers.

15 août. — A l'occasion de la Fête de l'Assomption, des kermesses, fêtes récréatives et sportives ont été organisées au Tam-dao, à Chapa, et à Doson, au profit de Louviers, filleule du Tonkin.

Cyclisme.

Saigon, 15 août. — Le championnat de Cochinchine de cyclisme sur route, épreuve contre la montre, a été gagné par le coureur Trinh-van-Long couvrant les 85 kilomètres du parcours en 2 h. 32 m. 27 s.

Voyage de l'Amiral au Cambodge.

Phnom-penh, 13 août. — Venant de Dalat, l'Amiral et Mme Jean Decoux arrivent à Phnom-penh à 19 h. 30. Dans la soirée, le Chef de la Fédération et S. M. Sihanouk président le dîner offert par le Résident Supérieur et Mme Gautier et honorent de leur présence une représentation du « Théâtre Nouveau » fondé et dirigé par M. Guy Porée.

Phnom-penh, 14 août. — Dans la matinée, l'Amiral rend visite à S. M. Sihanouk puis se rend avec le roi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à Ponhealu, siège de l'ancienne Mission catholique française où a lieu l'inauguration d'un ancien ossuaire abritant les restes des premiers missionnaires et des premiers évêques français venus au Cambodge au début du XVIe siècle.

Mgr Chabalier prononce une allocution où il évoque l'œuvre humaine et féconde des missionnaires au Cambodge, déclarant notamment :

« Ces trente évêques et missionnaires, qui ont vécu plus ou moins longtemps ici, à Ponhéalu, sont les témoins de trois cents ans d'histoire du Cambodge. Animés par la foi conquérante, et dans l'espoir que leur sacrifice ne serait plus inutile, ils ont vécu ces trois siècles dans la pauvreté et le dévouement, au milieu des persécutions et des guerres, jamais sûrs du lendemain, tantôt à Battambang, tantôt rejetés en Cochinchine, errant dans le golfe du Siam, dispersés les uns à Malacca, les autres à Bangkok, mais toujours les yeux fixés sur le champ d'apostolat que Dieu leur avait assigné. »

Voici la réponse du Gouverneur Général à l'allocution de Mgr Chabalier :

« Sire,

» La présence de Votre Majesté à cette cérémonie atteste le bienveillant intérêt qu'Elle porte au souvenir ceux qui furent les premiers artisans du rapprochement franco-cambodgien.

» Monseigneur Chabalier a bien voulu évoquer devant nous la longue liste des missionnaires français qui, depuis près de trois siècles, ont consacré leur activité et même leur existence à ce pays. Si cette stèle, que des soins pieux viennent d'édifier, constitue la preuve émouvante de leur sacrifice, elle évoque en même temps l'esprit de large tolérance qui a toujours inspiré vos illustres aïeux. Sous la haute et bienveillante autorité de ses Souverains, le Cambodge n'a jamais connu ces persécutions religieuses qui ont ensanglanté la plupart des pays du globe.

» Dans une atmosphère de mutuelle compréhension, bouddhisme et christianisme ont pu se développer sans heurts. C'est sur les valeurs morales de la doctrine chrétienne et grâce à elles que les missionnaires français ont pu construire les bases de l'union si féconde qui s'est établie entre le Cambodge et la France. »

« Monseigneur,

» Je me félicite de cette occasion qui m'est donnée aujourd'hui d'adresser publiquement mes remerciements à la Mission, pour l'œuvre très importante qu'elle a réalisée en Indochine et, plus particulièrement, dans le ressort de votre vicariat apostolique.

» Par leurs efforts, les premiers missionnaires ont beaucoup facilité l'établissement du Protectorat, alors que le Cambodge, objet des convoitises de ses voisins, voyait son existence gravement compromise.

» Ce n'est donc pas en vain qu'ils ont supporté fatigues et souffrances et que beaucoup d'entre eux ont succombé à la tâche. Ils ont droit à ce titre à la reconnaissance, aussi bien de l'Eglise catholique, que de la France et du Cambodge.

» En leur rendant ce légitime hommage, il me plaît Monseigneur, d'y associer leurs successeurs qui continuent, actuellement, dans des conditions matérielles souvent difficiles, leur apostolat de bonté et de dévouement.

» Je n'ignore pas en effet le concours total que votre mission ne cesse d'apporter à l'Administration locale pour le développement de l'Assistance Sociale et de l'Enseignement.

» Dans un domaine aussi vaste, où il semble que le nécessaire ne puisse jamais être atteint, votre Mission ne s'est pas laissée abattre par le découragement. Les noms des éminents prélats que vous avez cités, la fructueuse activité actuellement déployée sous votre haute direction par les missionnaires de votre ressort sont le plus sûr garant de la qualité des services que ce pays peut attendre de vos efforts.

» Je tiens à vous renouveler l'assurance que l'entière sollicitude du Gouvernement vous est acquise.

» A Votre Excellence, ainsi qu'à tous ceux qui ont contribué à l'édification de ce monument, j'adresse mes compliments pour cette heureuse initiative.

» Cette dalle perpétuera avec le souvenir de ceux qu'elle recouvre une page importante de l'histoire du pays khmer. »

— L'Amiral visite ensuite l'atelier artisanal de fabrication de papier installé dans le centre de Takhmau et s'intéresse vivement aux résultats obtenus avec les fibres du « chankrasnas ». Dans l'après-midi, il visite « la Maison du lait » de Phnom-penh, les chantiers de la cité Charles-Lambert où trente maisons économiques en cours de construction, permettront d'atténuer dans une large mesure la crise du logement dans cette ville. Il inaugure à la Maison de l'Information, l'exposition artisanale cambodgienne présentée par M. Desjardins, chef du Service local de l'I. P. P. cambodgien ; au cours d'un Conseil des ministres, dont il préside une séance solennelle, est examiné un projet de Kram relatif à l'adoption dans la correspondance administrative d'un système de romanisation de la langue cambodgienne.

Dans la soirée, S. M. Sihanouk offre au Palais Khemarin un dîner en l'honneur de l'Amiral et de Mme Jean Decoux.

15 août. — La journée est consacrée à la visite de la province de Siem-réap où le Gouverneur Général inaugure l'exposition artisanale et la Maison des Sports-Jeunesse.

16 août. — L'Amiral visite les travaux d'anastylose des ruines d'Angkor, notamment les travaux de reconstruction du Bakong, et du Banteai-Samré.

17 août. — Le Chef de la Fédération rentre à Saigon après s'être arrêté à Kompong-thom et à Kompong-cham, où il visite les nouveaux bâtiments administratifs, la station zootechnique et le collège en cours de construction.

Visite du Commissaire général à l'Education Physique, aux Sports et à la Jeunesse à Phan-thiêt.

Phan-thiêt, 17 août. — Le commandant Ducoroy se rend à l'E. S. E. P. I. C. et à l'E. S. C. J. I. C. où il se fait présenter les étudiants français et indochinois qui y effectuent un stage d'un mois.

Création d'une annexe de l'Ecole du Service de Santé Militaire.

Hanoi, 18 août. — Il sera créé à Hanoi une annexe de l'Ecole du Service de Santé Militaire (Section coloniale). Les candidats seront recrutés parmi les étudiants titulaires du P. C. B. et les étudiants en médecine de 1re, 2e et 3e années.

Les Cadres de Jeunesse au Cambodge.

Phnom-penh, 18 août. — La deuxième promotion de l'Ecole des Cadres de Jeunesse de Siem-réap portera le nom de « Promotion Ang Duong », en mémoire de l'un des grands rois du Cambodge.

Philatélie.

Hanoi, 18 août. — Un nouveau timbre à l'effigie de l'Amiral Rigault de Genouilly sera prochainement mis en vente dans les bureaux de poste de l'Indochine.

Signature d'un accord franco-japonais.

Saigon, 19 août. — M. le Gouverneur Général et S. E. l'Ambassadeur du Japon procèdent à la signature d'un accord relatif à l'importation en Indochine des produits japonais pour l'année 1943. Cet accord, qui est l'application des dispositions de la Convention de Tokio du 6 mai 1941, complète les précédents accords conclus en janvier et en mars derniers.

Réception de M. le Gouverneur Général.

Saigon, 19 août. — A l'issue de la signature des accords économiques entre le Japon et l'Indochine, l'Amiral et Mme Jean Decoux offrent un déjeuner en l'honneur de la Mission japonaise.

Le Chef de la Fédération, en outre, reçoit en audience, S. E. Kuriyama, qui est sur le point de partir en congé pour le Japon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Retour de l'Amiral à Dalat.

Dalat, 20 août. — Le 19 août, à 21 heures, se déroule à l'E. S. C. J. I. C., sous la présidence du Commissaire général à l'Education Physique, aux Sports et à la Jeunesse, le baptême de la 9e promotion, qui portera le nom de « Promotion Amiral-Decoux ».

Au cours de la cérémonie sont organisés des feux de camp et des tableaux vivants mettant en valeur les réalisations de l'Amiral en Indochine. Le Commandant Ducoroy indique aux nouveaux moniteurs la tâche qui les attend : « Etre à la fois jeunes, chefs, et apôtres ».

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Michel, Edmond, Jean, fils de M. et de Mme Labarre (11 août 1943).

TONKIN

Louis, dit Loïc, Pierre, Roger, fils de M. Léon, Joseph Fortas et de Mme, née Moussié (8 août 1943).

Colette, fille de M. et de Mme André Paul (8 août 1943).

Jacques, Jean, Claude, Léon, fils de M. Hugues, Henri, Joseph Héritier et de Mme, née France, Lucienne, Madeleine Michon (11 août 1943).

Patrice, Gérard, Gilbert, fils de M. Raymond, Falbert, Delphin Guillon et de Mme, née Gilberte, Renée Berhard (12 août 1943).

Marie-Claire, fille de M. et de Mme Louis, Adam Buchy (14 août 1943).

Jean, Claude, Henry, Pierre, fils de M. Pierre, Georges Chanjou et de Mme, née Barbiaux (18 août 1943).

Jacques, Marie, Paul, fils de M. Jacques, André, Joseph Soissong et de Mme, née Thérèse, Henriette Millon de Villeroy (20 août 1943).

Claude, Françoise, fille de M. Jules, Emmanuel Michel et de Mme, née Marie, Jacqueline France (21 août 1943).

COCHINCHINE

Maurice, fils de M. et de Mme Dang-ngoc-Trong (12 août 1943).

Armand, Roch, fils de M. et de Mme Sandanam Poulié (12 août 1943).

FIANÇAILLES.

ANNAM

M. Maurice, Albert Florentin avec Mlle Cong-Huyen Ton-Nu Thi-Tra.

M. Pierre Morin avec Mlle Colette Breton.

MARIAGES.

COCHINCHINE

M. Nguyen-van-Luan avec Mlle Duong-thi-Kim-Ha (16 août 1943).

M. Robert Gachard avec Mlle Monique Chamagne (19 août 1943).

DÉCÈS.

TONKIN

M. Nguyen-van-Tho (11 août 1943).
Bertrand Jacobi (13 août 1943).
M. Marcel, Henri Mazeau (14 août 1943).
M. Michel Gorodnitchenko (15 août 1943).
Mme Marguerite, Marie, Madeleine Villacroux, née Thoumy (17 août 1943).
Mme Marguerite Jalaguier (23 août 1943).

COCHINCHINE

Mme Angeline Saint-Gabriel (13 août 1943).
Mme Hélène, Marguerite Courvoisier (14 août 1943).
M. Ho-dang-Tan (14 août 1943).
M. Robert Georges (18 août 1943).

LAOS

Kou Prachit, fils de M. Thao Kou (25 juillet 1943).



~ **R. S..., Hué.** — Vos compliments offensent notre modestie, héritée de notre ancêtre symbolique, le Père Alexandre de Rhodes (qui ne participe pas à la rédaction de la revue, comme certains continuent à le croire). Merci quand même, cher lecteur, cela nous change des caustiques « incinérations » du lecteur anonyme qui répond au nom de « Jules ».

La Bibliothèque de Saigon se trouve 36, rue Lagrandière, et celle de Phnom-penh, avenue Maréchal-Joffre. Il est sans doute inutile de vous signaler que depuis peu existe un service des Archives et Bibliothèques de l'Indochine à la Résidence supérieure à Hué.

~ **M. G..., à Hanoi.** — Vous nous demandez, comme ça, tout droit, sans ambages, ce que nous pensons de la Révolution de 1789. Voilà, certes, un problème copieux, cher lecteur, et vous nous excuserez de ne pas l'épuiser en quelques lignes. Notre position, qui nous semble être celle du bon sens, est simple :

Nous pensons que la Révolution de 89 a été ratée, et qu'il faut la refaire. En 1789, un grand nombre de réformes politiques, sociales, économiques étaient nécessaires. On a tenté de les réaliser. Mais des théoriciens illuminés ont fait tout sombrer dans la boue et dans le sang. Nous avons eu à porter pendant 150 ans le poids d'une Révolution mal faite. Nous avons à la refaire aujourd'hui. Elle s'appelle la Révolution Nationale.

~ **N. V. C..., Chi-Long.** — Vos idées sur la monnaie divisionnaire nous ont vivement intéressés. En

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

raison des problèmes sérieux qu'évoque votre exposé, il nous est impossible de le publier, mais nous l'avons communiqué à la Direction des Finances et à une importante Société directement intéressée à la question.

Nous ne sommes pas cependant de votre avis en tous points : nous n'avons, hélas, trouvé aucune monnaie qui colle aux doigts, ou qui — malgré l'emploi d'un élastique — se refuse à quitter le portefeuille.

~ **F. A..., Savannakhet.** — Nous avons bien reçu votre lettre et vous pouvez être certain, cher lecteur, que la haute tenue morale, qui caractérise notre bonne revue ne souffrira plus d'atteintes. Votre point de vue nous semble d'ailleurs juste et modéré.

Nous regrettons de ne pouvoir vous fournir les 43 numéros que vous demandez, mais sommes à votre disposition pour vous envoyer les 7 ou 8 qui nous restent, au prix de 0 $ 50 pièce, accompagnés de la Table des Matières qui vaut 1 $ 60.

~ **Cap. G..., Tong.** — Nous regrettons de ne pouvoir vous fournir ces numéros qui sont épuisés.

~ **Lieutenant Guilard, Savannakhet (Laos).** — Recherche numéros *Indochine* 1940-1941-1942. Ecrire pour faire offre.

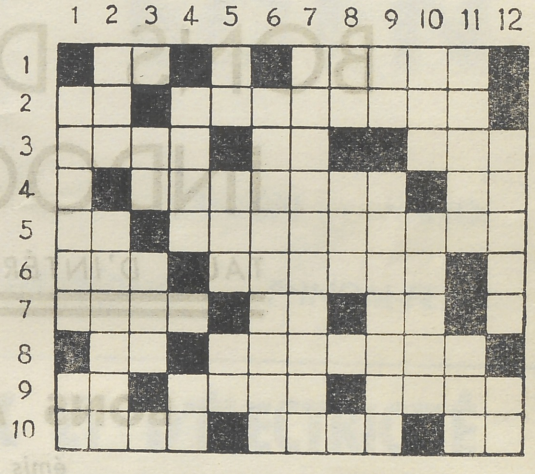
SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 124

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	F	U	R	O	R	■	■	M	O	L	■	■
2	■	■	O	■	A	T	R	I	D	E	S	■
3	M	A	D	E	M	O	I	S	E	L	L	E
4	A	C	A	D	E	M	O	S	■	I	A	■
5	Z	E	■	O	■	■	M	■	H	A	V	E
6	A	T	■	U	■	R	■	■	A	N	E	S
7	R	A	C	A	H	O	U	T	■	■	■	A
8	I	T	E	R	A	T	I	F	■	E	A	U
9	N	E	■	D	I	A	■	■	C	I	L	■
10	A	■	H	■	S	T	A	R	O	S	T	E
11	D	R	U	■	■	I	N	■	R	E	I	N
12	E	■	O	E	U	F	■	Z	O	N	E	■
13	S	E	N	E	■	■	G	A	Z	■	R	E
14	■	T	■	L	U	G	A	N	O	■	E	T

MOTS CROISÉS N° 125

Horizontalement.

1. — Grand vélo — Agent de circulation.
2. — Gretchen consent — Ne s'enregistre pas.
3. — Berceau possible d'un poète — Initiales d'un ministre de la Restauration — Association de travailleurs.
4. — Dessinateur humoristique du XIXe siècle — Initiales d'un célèbre écrivain.
5. — Initiales du beau-fils d'un grand homme — Dessinateur du XIXe siècle.
6. — A formé le mot rétiaire — Magistrat municipal.
7. — Début d'une phrase célèbre, prononcée par un gouverneur — Moitié du mot avec lequel les tout-petits enfants réclament leur nourriture habituelle — Conjonction.
8. — Désigne une partie du monde — Croisement.
9. — Préfixe — Porté par les élégants du Moyen âge — Journal spécial.
10. — Belle-sœur de la sœur — Gloire de l'écran — Préposition.



Verticalement.

1. — Maladie — Marque d'étonnement.
2. — Marque d'insouciance — Véhicule.
3. — Verbe latin et pronom anglais — Grande fédération.
4. — Terminaison scandinave — Conseille l'audace.
5. — Certes — Sud-Américain bavard — A sa clef.
6. — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département.
7. — Chef-lieu de canton, le plus peuplé de son département.
8. — Affirmation d'un ancien Toulousain — Invitée dans une maison roulante.
9. — Initiales d'un maëstro — Véhicule.
10. — Contrefait — Peu recommandé aux enfants qui ont des leçons à réciter.
11. — Ecrivain allemand — Plus de soixante ans de moins qu'Auguste.
12. — Signe typographique employé pour la première fois par Etienne Dolet — Goûté de certains quadrupèdes domestiques.

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH. Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT **VOTRE DEVOIR**

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

▼

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50

remboursables

au pair à un an de date

BON A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50

remboursables

au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



La Lotion Capillaire

LLAURENSY

contre la chute des cheveux

Vente en gros

2, Rue Garcerie Saigon

Magasins Chaffanjon Hanoï

Une salle vaste et confortable

Une projection nette et audible

Des films de choix

se trouvent au Cinéma

EDEN

à SAIGON — HANOI

HAIPHONG — PHNOM-PENH

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

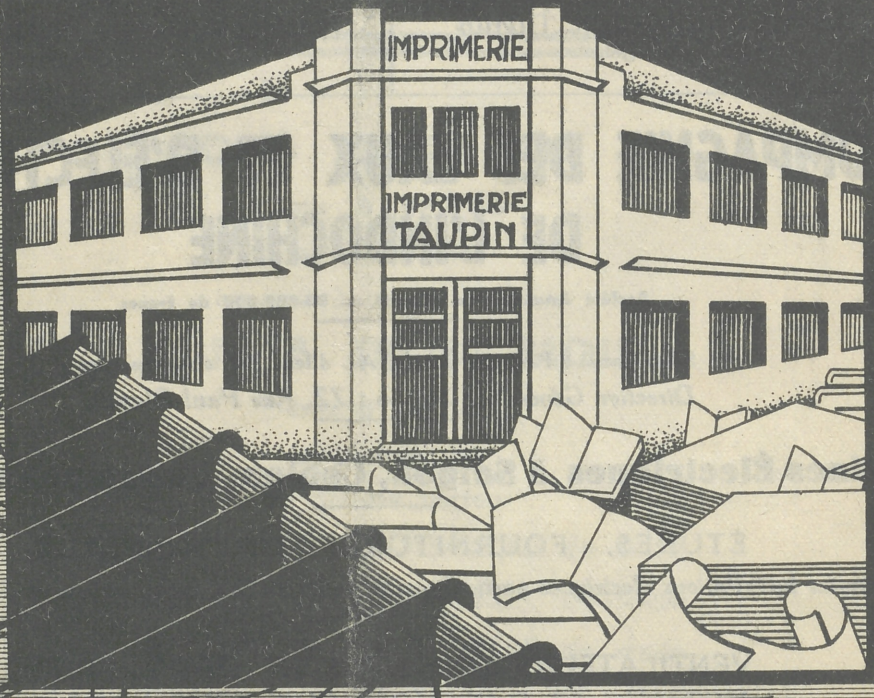
FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPRIMERIE
TAUPIN & Cie



8 rue Saint-Aurélien Nîmes
Téléphone : 147-148

P.MAU

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ĐẠI-PHÁP MỞ MANG SỰ GIAO-THÔNG Ở ĐÔNG-PHÁP HỎA-XA



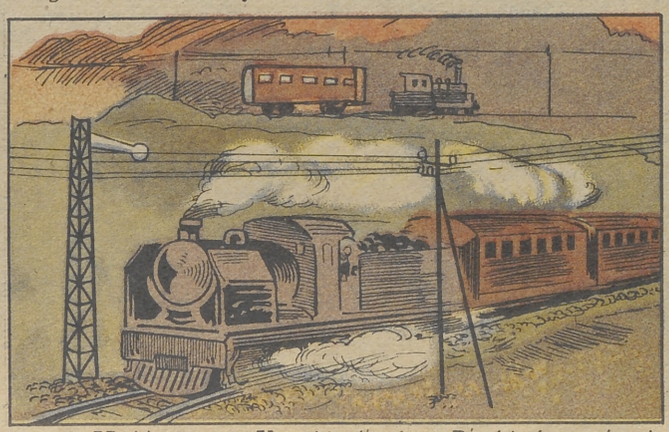
1/ — Năm 1897 — Quan Toàn-quyền Doumer vừa mới đáo nhậm xứ này, thì một trận bão dữ dội tàn phá mấy tỉnh phía nam Trung-kỳ. Dân sự miền đó lấy làm khổ sở vì đã bị mất mùa luôn mấy năm. Nhà-nước chẳng thể cứu giúp họ, vì chưng không có đường giao-thông.



2/ — Động lòng thương dân, quan Toàn-quyền bèn trù-tính mọi cách để có thể cứu kẻ đói khát được chóng vánh, chớ không thể khư-khư giữ mãi lối chuyên chở bằng xe lợn, thuyền buồm. Ngài phác một chương-trình lớn về xe-hỏa, mà sau này đã mở mang nhiều cho xứ này.



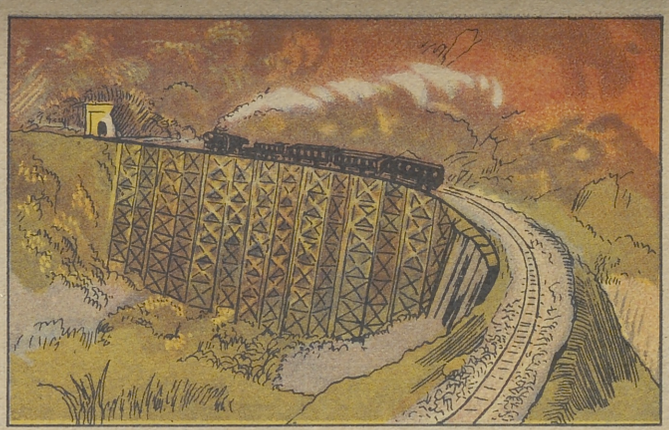
3/ — Chương-trình đó định đặt con đường « Xuyên Đông-Pháp », từ cửa Nam-quan xuống Saigon sang mãi Cao-mên, và con đường thông vào nội địa tỉnh Vân-nam. Quan Toàn-quyền Doumer chẳng từ nan trước sự kinh phí lớn lao, mở công-thái vay 200 triệu phật-lăng. Ngài để cả tâm thần vào việc, mỗi thước đường sắt là một sự cố gắng phi thường để đạt tới mục-đích.



4/ — Mười năm sau Nam-kỳ, đến lượt Bắc-kỳ được có một đường xe-hỏa « bé nhỏ », từ Phủ-Lạng đến Lạng-sơn. Đó mới là thứ « đường goòng » rộng 0m60. Quan Toàn-quyền ra lệnh cho thay vào một đường sắt rộng hơn, đi từ Gia-lâm tới Đồng-đăng.



5/ — Ngài lại còn muốn cho nối từ Gia-lâm sang Hà-nội. Thế là khởi công dựng cầu Doumer, chiếc cầu lớn nhất Đông-á, làm vinh dự cho xứ Đông-pháp. 1902, cầu này xây xong, trải muôn nghìn nỗi khó khăn, vì sông-nước, bệnh-tật, rủi-ro. Các nhà kỹ-sư Đại-pháp đã chiến thắng những sự khó khăn đó.



6/ — 1901 — Bắt đầu đặt đường sắt Haiphong - Laokay. Từ khoảng Việt-trì ngược lên, lại gặp khí-hậu nóng độc, thợ thuyền chết nhiều về bệnh ngã-nước và thổ-tả, vì hồi đó sở Y-tế chưa biết cách phòng bệnh như ngày nay.



7/ — Chánh-phủ Đông-pháp theo đuổi công-cuộc mở mang đường sắt. Cho nên, cuối năm 1936, quan Toàn-quyền Robin khánh-thành con đường « Xuyên Đông-Pháp » trên đèo Varella, giữa cảnh non nước hữu tình. Con đường này đục núi trèo sông, dài 2.000 cây số, đã nối liền Hanoi - Saigon.



8/ — Anh em hãy nhìn bản đồ xe-hỏa Đông-Pháp. Nửa thế-kỷ công lao, những vạch đỏ đã nối tỉnh lỵ này tới kinh-đô kia, đem đến sự giầu mạnh cho 5 xứ. Vì trong cõi Liên-bang, các xứ phải giao-thông với nhau để tránh sự đói khổ. Nhờ có cầu cống, xe-hỏa mà 5 xứ được giao-thông tiện lợi. Cho nên gây được mối thống nhất, sự thịnh-vượng trong toàn cõi Liên-bang, đó là công của Đại-pháp.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques